Zeitschrift: L'educatore della Svizzera italiana : giornale pubblicato per cura della Società degli amici dell'educazione del popolo

Band: 113/114 (1971)

Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D 6002

Anno 113 Lugano, marzo 1971 Numero 1

L'EDUCATORE
DELLA SVIZZERA ITALIANA

Organo della Società «Amici dell'Educazione del Popolo»
Fondata da STEFANO FRANSCINI, il 12 settembre 1837

REDATTORE: Virgilio Chiesa, Breganzona

SOMMARIO

Pomeriggio culturale della Demopedeutica

Politique et coordination universitaires suisses (Simon Kohler)

Protezione delle acque e scuola (Ing. Massarotti)

Perché si trascurò il problema dell'infanzia ticinese (Arnoldo Bettelini)

Libri recenti:

Virgilio Chiesa: **Latteria Luganese 1920-1970** (Angelo Frigerio - Alberto Lucchini - Aldo De Giorgi - Juri)
Giuseppe Mondada: **La fontana nel Ticino** (Virgilio Chiesa)

In memoriam:

Prof. Francesco Bolli (Virgilio Chiesa)

Ing. Dott. Arnoldo Bettelini (Gardo Ghirlanda)

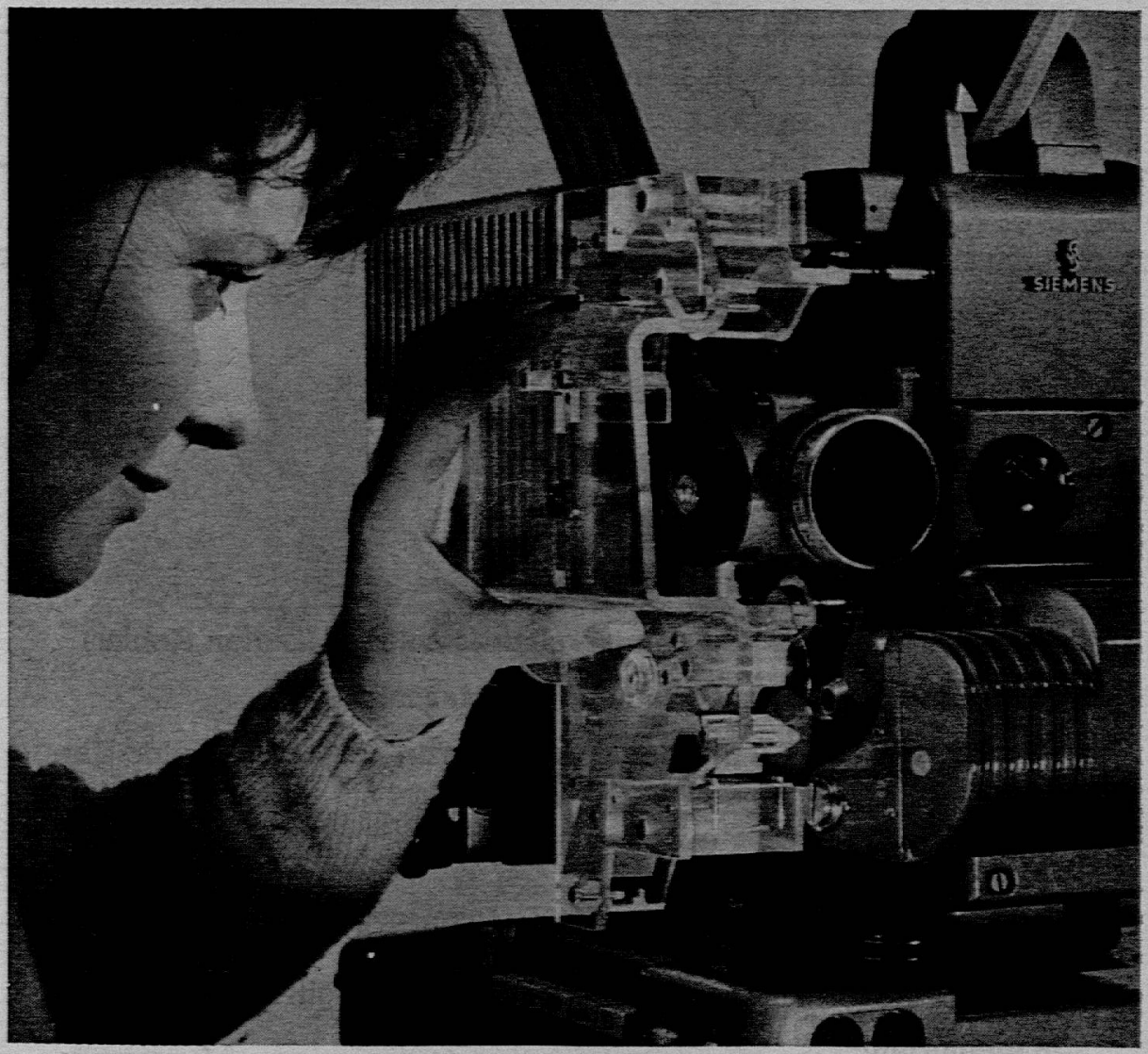
Dir. Felice Rossi (Sergio Caratti - Athos Gallino)

SCHWEIZERISCHE LANDESBIBLIOTHEK
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SUISSE
BIBLIOTECA NAZIONALE SVIZZERA

ARTI GRAFICHE GIA' VELADINI & C. - LUGANO

SIEMENS

Dispositivo Siemens d'inserimento automatico del film...



...senza automazione!

Fissare — far girare il proiettore — inserire il film — togliere — proiettare. Più semplice di così! Adatto anche per vecchi proiettori Siemens. Richiedete la documentazione illustrativa.

S.A. Prodotti elettrotecnici Siemens
Reparto Film a passo ridotto, 8021 Zurigo, Löwenstr. 35, Tel. 051/25 36 00

Tagliando

Gradirei la documentazione illustrativa: «Inserimento automatico del film senza automazione»

Nome e cognome: _____

Via: _____

Località: _____

Anno 113 Lugano, marzo 1971 Numero 1

L'EDUCATORE
DELLA SVIZZERA ITALIANA

Organo della Società « Amici dell'Educazione del Popolo »
Fondata da STEFANO FRANSCINI, il 12 settembre 1837

REDATTORE: Virgilio Chiesa, Breganzona

QUADRIENNIO 1968-71

Commissione dirigente e funzionari sociali

con sede a Giubiasco

Presidente: Avv. Giancarlo Olgiati

Vice presidente: Dott. Sergio Caratti

Segretaria: Ma. Mariella Soldini

Membri: Ma. Elena Besozzi, Marisa Bonzanigo, Mo. Angelo Frigerio, Dott. med. Athos Gallino, dir. Giuseppe Giambonini, Avv. dott. Franco Gianoni

Amministratore: Mo. Silvio Lafranchi

Redattore del periodico sociale: Prof. Virgilio Chiesa

Archivista: Prof. Camillo Bariffi

Rappresentante nel Comitato centrale della Società di Utilità Pubblica: Avv. Fausto Gallacchi

Rappresentante nella Fondazione Ticinese di Soccorsi: Ing. agronomo Serafino Camponovo

Pomeriggio di studio promosso dalla Demopedeutica

Lo scorso 30 gennaio, nell'aula maggiore della scuola cantonale di arti e mestieri in Bellinzona si svolse con pieno successo la conferenza dell'emerito pedagogista prof. Robert Dottrens, seguita dalle relazioni dei signori avv. Brenno Galli, avv. Paolo Bernasconi, avv. Antonio Snider, prof. Ugo Fasolis e prof. Romano Broggini, e dagli interventi di alcuni del pubblico.

Rimandiamo, come già s'è fatto per un precedente pomeriggio, i rispettivi testi al numero di giugno.

Qui anticipiamo una prima fotografia con l'avv. Giancarlo Olgiati, presidente della Demopedeutica, il conferenziere prof. Robert Dottrens, mentre parla sul tema «La funzione dell'insegnante in una società democratica», il dir. dott. Guido Marazzi moderatore e l'on. dott. Brenno Galli.

Due altre fotografie, che rispettivamente ritraggono la tavola con tutti i relatori e una parte del pubblico intervenuto, le rimandiamo al prossimo fascicolo.

Politique et coordination universitaires suisses

Amici dell'Educazione del popolo e di utilità pubblica (Demopedeutica)

Mon premier propos sera de rendre hommage aux pionniers de l'université, à ceux qui bien avant la lettre l'avaient imaginée, à ceux qui, à travers les temps, lui assurèrent son rayonnement et sa prospérité, à ceux qui en développèrent les instruments de pénétration et d'enrichissement.

Tant il est vrai qu'à examiner la somme des revendications, des contestations, des suggestions et des critiques, on finit par oublier ce qui existe, ce qui a été fait, les sacrifices et les dévouements consentis.

Mon deuxième propos sera de vous assurer que je n'aurai pas l'outrecuidance d'aborder les problemes ressortissant à la liberté d'enseigner, à la technicité de ses moyens.

Mon rôle est d'examiner les problèmes universitaires dans leurs ressorts politiques, de prévenir les besoins d'une société parfois réfractaire s'agissant des charges financières surtout. Encore que la prise de conscience a fait des progrès considérables ces derniers temps dans le peuple... Il est vrai que son ingratitude à l'égard des problèmes universitaires tenait peut-être à la faute de l'université elle même... Trop préoccupée de la science, des exaltations littéraires, trop passionnement livrée à ses découvertes et à leurs applications, trop souvent limitée dans ses moyens parfais archâîques, elle a peut-être oublié l'information... aux autorités, aux laiques, au gros du peuple, lui-même inconscient de son étroite dépendance de l'Université pour sa promotion sociale.

«L'information: formation des adultes, la formation: information de la jeunesse». En a-t-elle usé trop peu de ces public-relations, dont les pouvoirs eux-mêmes se font aussi chiches...

Cela entendu... me voilà plus à l'aise pour aborder le thème qui m'est imparti et qui appelle pour sa justification quelques rappels du passé.

La Jeunesse

Au 19ème siècle, l'évolution des sociétés se faisait lente, relativement régulière... C'était le temps des longues périodes de transformations, que provoquaient les guerres ou les révolutions...

La jeunesse constituait la période de formation, l'âge adulte celle du rendement... la vieillesse celle du repos!

Le premier âge

C'était le temps de l'école, de l'apprentissage, de la vie en famille... Les jeunes s'apprêtaient à prendre, quelques années plus tard, leurs places dans la société... C'était tout à la fois la prolongation de l'enfance, la préparation aux charges d'autant plus convoitées que plus rares venait en suite.

Le deuxième âge

l'âge adulte, de l'application de la formation reçue, pour vivre, pour le profit de la famille... de la société...

Le troisième age

précocement venu, réservé à un nombre relativemente limité de gens — en raison de l'intensité de la mortalité —. C'était l'âge du repos... d'une certaine sagesse due à l'expérience d'une vie sociale sédentaire et uniforme... des conseils que l'on s'évertuait à donner aux plus jeunes.

Au 20ème siècle

Dès le début du 20ème siècle, deux phénomènes fondamentaux bouleversèrent foncièrement les conceptions de la vie relativement tranquille de la période passée:

— le progrès technique
— la montée démographique

phénomènes qui, aujourd'hui, accentuent et transforment fondamentalement

— les modes de vie
— les moeurs
— les mentalités.

Avec les *progrès techniques* se réduisent de plus en plus les dimensions du monde et de l'espace.

Tout se fait de plus en plus rapide et les distances s'estompent.

L'Histoire accélère ses rythmes... de plus en plus les hommes de la planète deviennent des voisins solidaires les uns des autres...

L'évolution économique, ferment du conditionnement social, est entraînée sans les mêmes rythmes provoquant l'accélération des évolutions politiques, suscitant des possibilités de gigantesques productions, entraînant le traitement des problèmes de capitaux, de main-d'oeuvre, d'énergie à l'echelle mondiale et à une cadence accélérée...

La montée démographique est fulgurante: plus de trois milliards aujourd'hui... six milliards en l'an 2000 nous assure-t-on, ce qui obblige les gouvernements à raisonner les problèmes en tenant compte des efefctifs de masse (,un monde qui doit manger... pour cela travailler afin de pouvoir acheter! Le brutal raisonnement de ce qu'il est désormais convenu d'appel la civilisation de consommation!).

Par voie de conséquence: prépondérance à l'expansion des économiquement forts et développement chez les économiquement faibles... Mainmise du matérialisme, du pouvoir de l'argent, accentué encore par sa fonction d'instrument de mesure économique...

Il en résulte une conciliation effective de la production moderne et de la poussée démographique obligeant aux conceptions nouvelles tels

— l'aménagement des territoires
— les marchés communs
— les concentrations d'entreprises
— l'intégration
— la migration de la main-d'oeuvre à l'échelle internationale...

C'est le brassage de masses qui débouche sur une science de plus en plus à la mode, la sociologie, qui tend à dominer les problèmes de masse grâce à ses techniques d'inspiration mathématique.

L'Individu semble de moins en moins compter à l'unité... ne présente un intérêt que dans la mesure où il appartient aux grands ensembles déterminés selon des moyennes, des courbes, des profils.

Les groupes et les foules l'emportent sur les individus. Du coup, c'est la dangereuse illusion des consciences de groupes, la conscience individuelle étant reléguée au rôle de reflet... la dilution de la psychologie dans la sociologie... la biologie...

En d'autres termes, la personne qui se vide en quelque sorte des on contenu... «la massification», cet horrible terme de sociologie... l'isolement dans la foule... la dépersonnalisation! Autant de phénomènes qui pèsent comme une pression de génération sur la jeunesse. Fresque sévère... austère... inquiétante me dir-t-on? Peut-être... au jugé de notre concept helvétique... mais pas aussi éloignée de nous que l'on pourrait le croire...

Parce qu'enfin, il ne suffit pas de constater ou de contester la contestation, encore faut-il en découvrir les causes, les origines... Toujours est-il que ce sont là les contextes sociaux qui influencent la structure des âges et la période de la jeunesse... de cette période encore très mal assimilée par la conscience moderne... Contextes sociaux qui ont trop brutalement fait irruption à la faveur des mutations de ces dernières décennies, qu'on avait eu le tort de ne pas prévoir et pour lesquelles on a l'excuse, valable d'ailleurs, qu'elles étaient difficilement prévisibles.

Contextes sociaux qui ont débouché sur une sorte de saturation psychologique qu'un De Vengle compare «aux encombrements de la circulation».

Le terme est fort peut-être, pourtant, Le terme est for peut-être, pourtant, il tra-

duit assez fidèlement l'image d la situation loin d'être résorbée, qui se prolonge plus lancinante en France et ailleurs, si l'on songe à la surpopulation des universités, à l'insuffisance de locaux, plus particulièrement dans les disciplines scientifiques... Insuffisance de laboratoires, de cliniques, de lits d'hôpitaux... Paradoxe, on souffre dans certaines facultés de médecine d'un «manco» de ce que l'on appelle à Berne le «Krankengut», pas assez de malades ou pas assez de lits, si bien que l'on songe à étendre la formation clinique aux hôpitaux de province... Bienne... Berne... Soleure... Aarau... St. Gall. Tout se répercutant, on manque de médecins, de dentistes, de pharmaciens (de l6 la proposition de la Conférence universitaire suisse, de faire à l'hôpital de St.Gall une Académie de médecine) comme on manque de cadres supérieurs en Suisse dans toutes les disciplines... surtout dans celles que revendiquent les applications nouvelles et les découvertes de la science...

Et parce qu'il y a un afflux considérable d'étudiants, on manque fatalement de maître, favorisant peut-être un certain défaut de contacts entre enseignante et enseignés... une hiérarchie peut-être trop rigide cela au moment où le travail en groupes ou groupuscules même se révèle plus efficace, plus propice à l'efficacité de la formation... à l'infusion durable du savoir et du pouvoir... (pouvoir au sens des possibilités et de la maîtrise).

Autant d'éléments qui rendent plus compliquées les coordinations nécessaires, lesquelles complications, ajoutées aux degrés inférieurs, à ce qu'un Plaget appelle, en le dénonçant, un certain «paternalisme scolaire» accrochés à des méthodes plus ou moins vétustes et qui, chose curieuse, se vérifient presque dans tous les pays du monde et comptent pour une grande part dans la contestation.

Je crois sincèrement qu'il est absolument indispensable de se faire une idée objective des conditions matérielles universitaires et de les confronter avec l'état d'esprit de la jeunesse si l'on veut aborder les solutions. C'est pourquoi il convient peut-être, pour la clarté de l'analyse, d'examiner les doléances de la jeunesse.

— Elle veut être instruite et non pas dressée...
— Elle veut comprendre et non seulement retenir...
— Elle pense mieux pouvoir maîtriser l'avenir si elle a accès non seulement aux cours mais à la formation interdisciplinaire...
— A quoi bon, pense-t-elle, la littérature médiévale si elle n'est confrontée avec la littérature moderne?
— A quoi bon telle réminiscence historique des débuts de la machine si elle n'est confrontée avec l'industrialisation et ses conséquences sociales?...
— A quoi bon les grands classiques s'ils ne sont mis en parallèle avec les droits de l'homme?
— Pourquoi les faits seulement sans leur analyse et pas dans leurs répercussions?
— Pourquoi la mémorisation et pas la critique, et pas l'esprit de synthèse?

Autant de questions qui fusent et que nous aurions grand tort de considérer comme de simples caprices!

Le fait est qu'il y a désarroi,

— que la jeunesse se sent de plus en plus détachée des choses du passé
— qu'elle se sent insuffisamment préparée pour l'avenir!

C'est une sorte de solitude qui l'envahit comme une espèce de revanche contre l'agglomération, le gigantisme, l'anonymat. C'est cette Geworfenheit à la Kierkegaard... le défit cruel à l'espériance. L'apathie et l'inertie chez les uns, l'exagération active chez les autres, l'une et l'autre dangereuse. La réponse?... la solution° personne ne la détient entière... d'autant plus que les contestataires n'ont jamais fait, que je sache, de revendications précises, exposé un programme auquel ils peuvent se rallier...

Pour approcher les solutions, encore faut-il d'abord reconnaître qu'il y a crise et que par conséquent, sans choc, sans brutalité

fatale, il faut revoir les système par étapes...

On aurait beau jeu de citer les augures:
un Ferrière
pour qui compte plus l'accroissement en qualité qu'en quantité
qui revendique l'union plus étroite entre les valeurs universelles, permanentes et la vie de l'esprit
et qui, entre les extrèmes, place l'école, l'éducation;
un Bernard Shaw
pour qui l'éducation constitue la défense organisée des adultes contre les jeunes!

Je crois que la mission, c'est de détecter les valeurs potentielles qui sommeillent dans chaque individu et d'en faire sa meilleure chance...

Donc et par conséquent l'école est un tout dès la préscolarité jusqu'à l'Université — et je serais tenté de dire après l'école et après l'Université puisque désormais la formation continue ne saurait plus être dissociée des proéccupations de notre société... Le dialoque à tous les paliers et à la verticale... pour que se vérifient l'objectivation des connaissances, des interprétations, des hypothèses, de la créativité pour aboutir

— à la sûreté de jugement
— à la profondeur et la souplesse de l'esprit
— à la motivation
— à l'imagination
— à l'initiation
— aux implications philosophiques
— aux découvertes
— à l'intelligence historique et morale.

Si j'ai tenu à faire cette analyse très sommaire de la société d'aujourd'hui comparés à ce qu'elle était hier, de la jeunesse et ses aspirations, c'est précisément pour déterminer le rôle de l'Université, partie intégrante de la société qu'elle culmine. Et du même coup nous en découvrons les programmes et les adaptations dont la réforme des structures et des études. Tout naturellement, on en vient à la participation dont les origines tiennent aux phénomènes que nous venons d'examiner.

Il convient, avant de se prononcer, de la saisir, d'en apprécier la portée réelle. C'est à cette condition que l'on peut en juger les insuffisances ou les excès. Elle peut se résumer en peu de mots quant au principe.

Droit à la discussion
Voix au chapitre pour les uns
Co-gestion pour les autres, pour nous partage des responsabilités.

Si simple que puisse être sa définition, toute autre est son adaptation. Il faut d'abord se prononcer pour le principe. On est pour on on est contre. Force est pourtant de constater que l'emporte le pour et que c'est dans la vocation de l'avenir. D'ailleurs elle est désormais admise.

La participation, c'est en somme la présence des étudiants, du Mittelbau, dans les organes de l'Université...

Elle dépend dès lors pour une grande part des modifications de structures de l'Université, des relations à l'intérieur de l'Université, des relations avec les pouvoirs publics, des relations interuniversités, de la coordination universitaire suisse, voire internationale...

Pour être effective, encore faut-il lui donner la forme institutionnelle adéquate... Puis, il s'agit de lui donner une forme active. La tendance dure la voudrait paritaire, c'est-à-dire un nombre égal de représentants du corps professoral, du Mittelbau et des étudiants.

D'autres estiment suffisant une délégation réduite dans les organes constitués à quoi répondent les étudiants que c'est là une participation pas trop symbolique.
Ceux qui ont objectivement exploré le problème optent pour une délégation des étudiant numériquement plus ou moins forte en fonction des organes concernés.

Ils pensent à une plus forte délégation pour ce qui concerne les institutions sociales s'agissant
de la Mensa
du home

de l'habitat
du foyer
s'agissant
des étudiants ou étudiantes mariés
de la pouponnière
des bourses
des loisirs
des prêts d'argent
de l'accueil
Ils songent à une délégation moins importante quant au nombre dans les commissions
de facultés
des instituts
des départements
et à une délégation plus réduite
dans les organes dirigeants de l'Université (à la direction ou au Sénat, par exemple).
Nous avons eu d'abondants et laborieux entretiens avec les étudiants qui sont représentés, comme vous le savez, à la Conférence universitaire suisse, au comité directeur comme au plenum.

Je dois à la vérité de dire que s'ils ont été empreints d'une certains âpreté, ils ont été incontestablement utiles. Ils ont abouti à la publication des recommandations rendues récemment publiques et qui concernent ce qu'on a appelé la

phase expérimentale

Ces recommandations à l'intention des universités et des cantons insistent surtout sur la collaboration qui peut s'instaurer en matière de législation universitaire et de coordination dans les efforts déployés en vue de la réforme des études et des structures.

On sait que dans la plupart des cantons des travaux sont en cours en vue d'une revision de la législation universitaire. Ces travaux sont liés à un vaste mouvement de réflexions sur les *buts* mêmes de l'Université moderne, sur les nouveaux contenus et les nouvelles formes de l'enseignement, des études et de la recherche.

L'idée en soi, c'est qu'avant de promouvoir les nouveaux dispositifs légaux on s'en réfère à des expérience librement consenties de part et d'autre.

S'agissant des lois universitaires, nous entendons promouvoir — d'accord avec M. le Conseiller fédéral Tschudi, la Division du Professeur Hochstrasser et le Conseil de la science — une certaine unification des principes essentiels et qui relèvent souvent davantage de la politique que de la science.

Au chapitre de ces préoccupations figurant par exemple

— l'organisation des autorités
— la direction de l'administration universitaire
— la structure interne des facultés
— la procédure relative aux budgets et à la disposition des crédits.

Notre principal souci: les solutions disparates qui compromettraient la collaboration...

Parmi les objectifs:

la liberté d'établissement et de passage des étudiants et des enseignants (je pense à l'harmonisation des conditions d'immatricolations, à la réciprocité des cours, des travaux pratiques et des séminaires, à la parité des titres, des diplômes et des examens).

Nous entendons éviter les chevauchements et les dépenses inutiles d'un aménagement complet de toutes les universités, notamment pour ce qui concerne les disciplines hautement spécialisées; d'une manière générale, le perfectionnement et la formation continue, les installations coûteuses des centres électroniques.

Pour l'heure et parallèlement s'établit avec la Conférence des recteurs une véritable liste de priorités des problèmes soulevés et dont les propositions relatives aux solutions lui appartiennent.

Nous prévoyons organiser l'information non seulement en raison des sommes énormes consenties à la science mais encore parce que les interférences de plus

en plus nombreuses entre la science et la société exigent pour l'une et l'autre de se mieux connaître.

Société post-industrielle

On ne saurait aborder les options futures de l'Université sans se préoccuper d'ores et déjà de ce qu'il est convenu d'appeler

— «la société post-industrielle»
— la civilisation post-industrielle.

Elle postule des questions lancinantes:

— la prospérité durera-t-elle?
— sommes-nous à l'abri des crises?

Dans l'un et l'autre cas, nous devons nous préoccuper des cadres qui vont la régir. D'autant plus que l'on n'arrêtera pas les besoins de la consommation, l'habitude chez les uns, la légitime aspiration chez les autres.

Si, par l'avènement irréversible du progrès technique on ne peut artificiellement vivre à contre-courant économique en endiguant le flot que l'on appelle «la surchauffe», encore devons-nous prévoir l'armature culturelle parallèle... l'esthétique.. le spirituel... Une société nouvelle qui évitera la perte de l'acquit de la formation et dont la tâche sera de la renouveler en permannce!

Or comme que l'on se retourne, la réponse, la solution réside dans l'Ecole... L'Ecole que l'on dit trop fondée sur l'tncyclopédique... Elleq ui n'est qu'un seuil et non pas une fin en soi... Elle qui est à la base de toute culture et qui ne saurait aboutir à une culture de classe... Avec rétroviseur comme je l'entendais, il ya quelque temps, de la part d'un éminent pédagogue.

Et pour autant que l'on veuille bien se persuader que la société de demain doit être envisagée dans ses potentiels dits port-industriels, encore faut-il désormais se préoccuper de l'environnement de l'homme de demain. Il sera d'ordre humain, spirituel, physique, biologique.

Ce sont là les problèmes de la santé physique et morale de l'individu. En d'autres termes, la prévention de la détérioration de l'environnement. Les dangers immédiatement inhérents portent des noms:

— pollution de l'eau
— pollution de l'air
— radioactivité
— bruit
— gaz
— cyclamates (qu'on a exagéré)
— médicaments
— stupéfiants

La biologie moléculaire l'emportera-t-elle sur la biologie traditionnelle?

Autant de phénoménes qui appellent les dispositions de l'avenir et que si elles intéressent les savants et les chercheurs ne sauraient laisser indifférents les responsables de la politique et des pouvoirs publics.

Or, le caractère multidisciplinaire des sciences de l'environnement, le besoin des concertations qu'elles entraînent au plan international rend l'exploration, l'étude et les conclusions difficiles.

Le fait est que nos Hautes Ecoles, comme les pouvoirs publics sont désormais tenus de prendre des mesures puisqu'il s'agit ni plus ni moins de la protection

«du milieu humain»

de la protection de l'individu dans les contextes de la civilisation post-industrielle.

Je rappellerai en passant que le Président Nixon a pris personnellement en mains les destinées de l'aéropage chargé aux USA de l'examen de ces problèmes.

Examinons maintenant quelle est la *situation de l'Université dans l'Etat.* Nous disons, quant à nous, Conférence universitaire, que *la position de l'Université dans l'Etat* se fonde sur la conviction ancorée dans notre pays que la recherche et l'enseignement obéissent, dans une grande mesure, à des lois qui leur sont propres et que, dès lors, il faut

viser à réaliser le mieux possible l'idéal de l'*Université autonome*.

Nous prétendons aussi que la *souveraineté* cantonale en matière scolaire s'étend également à l'Université. Cela tout en étant bien conscient que si la science a parfois raison des frontières nationales, à plus forte raison fait-elle éclater les frontières cantonales. Il n'en reste pas moins que nous devons tenir compte de nos traditions universitaires qui plongent leurs racines dans la réalité cantonale. Par conséquent, une politique universitaire nationale doit en tenir compte.

En d'autres termes, les décisions se prennent et les opinions se forment à trois échelons

— l'Université
— le Canton (notamment la Canton (dit universitaire)
— la Confédération.

Soulignons d'emblée que pour autant qu'il ne s'agit pas d'un «dogme» absolu. Tant il est vrai qu'une politique universitaire, pour être féconde, ne peut véritablement l'être que dans le cas d'une étroite collaboration entre Confédération, Cantons et Université de même que toutes les autres institutions au services de l'enseignement et de la recherche.

Qui dit collaboration ne dit pas confusion des pouvoirs. La loi fédérale sur l'aide aux universités a tenté de régler cette situation complexe en attribuant des compétences au *Conseil suisse de la science* et à la Conférence universitaire suisse. La vocation de ces dispositions garantit l'équilibre requis entre

l'autonomie universitaire, la souveraineté

et

la collaboration nationale et l'intensification de la coopération.

C'est en somme de l'*unité de doctrine* qu'il s'agit, de la coopération, dont le mandat incombe à la Conférence universitaire suisse.

Quant à la politique de la science, elle appartient au Conseil suisse de la science. Son mandat consiste à fournir des directives pour l'extension et la coopération de nos Hautes Ecoles, à donner son avis sur les propositions, recommandations et rapports de la Conférence universitaire suisse et à se prononcer concernant l'aide aux universités.

La forte position occupée par le Conseil de la science, renforcée encore par l'appui du Département fédéral de l'intérieur et de la Division de la science et de la recherche n'exclue pas à longue échéance et progressivement une certaine prépondérance des autorités fédérales. C'est la lourde charge de la Conférence universitaire suisse de faire le contrepoids, de maintenir un équilibre toujours remis en question, de promouvoir en permanence cette compétion du fédéralisme constructif. En somme, nous ne sommes pas éloignés au plan universitaire — par comparaison non exhaustive, bien sûr — de la situation de *1848* s'agissant des options structurelles de l'époque.

Dans le cadre de la Conférence universitaire elle-même, il y aura forcément une certaine tension entre l'organe de coopération et les cantons universitaires. Parce que, c'est l'évidence même que les départements cantonaux de l'instruction publique défendront au premier chef les intérêts fondamentaux de leurs cantons. Il faudra bien concilier, contre ce que nous avons appelé cet «égoisme» naturel, les contingences de la promotion universitaire de notre temps et qui ne sauraient plus se limiter à un horizon cantonal étriqué.

D'ailleurs l'alternative est très simple: ou bien il y aura coopération institutionnalisée et dirigée par les cantons ou bien il y aura centralisation de pouvoirs entre les mains de la Confédération et, du même coup, perte définitive de l'autonomie cantonale en ce domaine.

Le problème se pose d'ailleurs avec

une intensité plus inquiétante encore en ce qui concerne l'harmonisation scolaire intercantonale. La question est brutalement posée de savoir si oui ou non l'emportera la coopération intercantonale, dont le concordat paraît l'instrument propre ou si, faute de clairvoyance et d'entente, on finira par abandonner toutes les prérogatives cantonales au profit de la centralisation. Je vous laisse à deviner ce qu'il restera encore après cela de l'autonomie cantonale. Evidemment ceux qui, comme moi, je l'avoue humblement, sont pressés d'aboutir aux adaptations structurelles qui se révèlent urgentes, seraient tentés d'appeler de leurs voeux un tel avènement. Mais, je ne crois pas que le pays aux 22 visages, comme en a fait un auteur français le titre de son livre, la Suisse aux trois cultures, aux particularismes régionaux extraordinaires, puisse réellement se donner un tel instrument.

Je crois sincèrement qu'il en serait fait à plus ou moins brève échéance de la raison d'être de nos cantons en tant que Etats. Or, je ne crois pas possible un Etat helvétique unitaire et centraliste. En d'autres termes, nous visons à réaliser par des accords volontaires ce qui à défaut, serait forcément décrété par l'autorité supérieure de l'Etat central. On peut les résumer à l'aide de deux formules:

— la réforme des structures et
— la réforme des études.

Ils sont de nombreux ordres, je cite les principaux:

— l'admission des étudiants
— l'orientation professionnelle sur les carrières universitaires
— les plans d'études et les programmes
— les règlements d'examens
— les méthodes didactiques
— le perfectionnement et la formation continue
— les rapports avec les autorités, l'économie et l'opinion publique
— la structure de l'Université
— la structure du corps enseignant
— les organes d'une gestion autonome de l'Université
— le droit de discussion et de participation du corps enseignant intermédiaire et des étudiants.

De toute évidence, les revendications tendant à une réforme des études et des structures relèvent de la compétence des universités ou des cantons. Mais, elles ne sauraient être envisagées pour chaque canton séparément. Il ne s'agit pas de procéder à une fastidieuse normalisation que les données historiques de chaque université et de chaque canton n'autorisent pas.

Mais nous ne pouvons plus nous payer le luxe d'une diversité poussée à l'extrême. Il faut faire oeuvre de pionnier, en étroite collaboration avec

— les départements cantonaux de l'instruction publique
— le Département fédéral de l'intérieur
— le Conseil de la science
— la Conférence des recteurs d'universités
— et surtout de la Conférence des directeurs de l'instruction publique.

Autrement dit, dans le cadre fédéraliste d'une politique générale de la culture. On se rendra compte de l'extrême difficulté de l'entreprise. Elle appelle un nombre considérable d'institutions et de personnes. Ce qui fait que sa *force* est sa *faiblesse*. On réalisera dès lors l'importance de l'exécutif, du bureau, du secrétariat, la charge périlleuse qui pèse sur le Président. Pour être efficace, il lui faut une certaine liberté d'action et d'initiative. Ainsi comprise, je crois sincèrement à l'avenir de la coordination, je suis non moine convaincu, avec l'aide de tous, à son éminente contribution au développement du pays aussi bien par ses universités que dans sa vie politique, économique, scientifique et culturelle.

PROGRAMME 1970

Notre programme pour 1970 peut être, dans les grandes lignes, défini comme suit:

1. Examen des requêtes en vue d'obtenir les subventions pour les investissements universitaires. Pour l'examen des constructions universitaires, nous avons créé une commission que préside notre éminent compatriote M. le Professeur Camenzind. Les innombrables requêtes sont traitées selon les directives légales. Elles concernent:
   a) ce que j'appelerais les implantations normales agrandissements, équipement, etc.;
   b) les Instituts nouveaux;
   c) les Institutions prises autrefois à charge par le Fonds national de la recherche et qui ne l'assume plus;
   d) les Institutions d'un caractère plus national et qui bénéficient d'une subvention supplémentaire;
   e) les nouvelles Universités.

2. l'harmonisation des études dans le sens de ce que je viens de décrire.
3. L'inscription anticipé des étudiants en médecine (afin d'éviter le numerus elausus).
4. L'examen du problème de la simplification et de la réduction des frais de dissertation.
5. L'orientation des études.
6. Le problème des subventions aux études (bourses)
   — des relations avec les gymnases: Universités
   — de la 2e voie de formation
   — de l'admission des étrangers
   — des écoles de recrue que nous voudrions fixer à une époque la moins défavorable aux études.
7. Le problème des salaires maxima des professeurs et qui varie presque du simple au double selon les Universités.
8. La statistique universitaire qui fait défaut et dont l'utilité se révèle singulièrement importante.
9. L'information commune à toutes les institutions chargées des préoccupations universitaires.
10. Enfin, la coordination des organes de coordination.

SIMON KOHLER

(Conferenza tenuta a Bellinzona il 6 dicembre 1969 nel pomeriggio di studio, indetto dalla Demopedeutica, *dall'on. S. Kohler, consigliere nazionale e consigliere di Stato direttore del Dipart. della pubblica educazione di Berna e presidente della Conferenza universitaria svizzera. Il testo, più volte atteso nel corso del 1970, è giunto al nostro vicepresidente, dott. Sergio Caratti, l'11 gennaio u. s. Meglio tardi che mai).*

Vedi Mariella Soldini. Verbale dedicato al problema dell'università ticinese. L'Educatore n. 2, giugno 1970.

Protezione delle acque e scuola

Da parecchi anni tutti i ceti della popolazione svizzera seguono con viva apprensione lo sviluppo della contaminazione dei corsi d'acqua, dei laghi e delle acque del sottosuolo del Paese.

Le immissioni di acque luride inquinano i corsi d'acqua ed i laghi, ed i depositi di immondizie d'ogni sorta abbruttiscono il paesaggio, portando pregiudizio a numerosi luoghi di villeggiatura e centri ticinesi.

In seguito allo sviluppo delle alghe e delle piante acquatiche nei laghi i piaceri della spiaggia e la pratica del nuoto e degli sport nautici sono compromessi in molti punti delle rive dei nostri laghi.

Anche la pesca professionale e dilettantistica, sorgente di profitto per numerose famiglie e di sano svago per migliaia di appassionati viene pure ad essere compromessa.

L'immissione nei laghi e nei fiumi di acque di rifiuto domestiche ed industriali provenienti dalle città e dai piccoli e grandi abitati ha per effetto profonde modificazioni delle acque nella loro limpidezza e salubrità. Tali alterazioni mettono inoltre in pericolo la possibilità futura di utilizzare l'acqua dei fiumi e dei laghi, previa disinfezione, per uso potabile e per usi industriali, ed in molti casi richiede necessari trattamenti tanto più complessi e finanziariamente onerosi quanto più le acque stesse sono inquinate.

Sarebbe imperdonabile tollerare ulteriormente l'insudiciamento e l'inquinamento delle inestimabili riserve naturali costituite dai nostri corsi d'acqua e dai laghi, per cui la protezione delle acque riveste il vero e proprio carattere di un dovere nazionale.

Per questo, l'Autorità cantonale, non appena emanate in campo federale le nuove disposizioni di legge sulla protezione delle acque contro l'inquinamento, ha iniziato un'azione di risanamento e di prevenzione delle acque contro ogni ulteriore influsso insudiciante od inquinante le acque stesse.

Perchè tale azione, attualmente in corso con tutti i mezzi legislativi ed organizzativi possibili, abbia a sortire risultati soddisfacenti, è indispensabile che la popolazione dia prova, di comprensione, di disciplina e di collaborazione, contribuendo ad evitare ogni possibile causa di alterazione ulteriore delle acque aperte.

Ed è qui che la scuola può dare il suo migliore contributo pratico nell'inculcare ai giovani la necessità di evitare ogni insudiciamento dei corsi d'acqua e dei laghi col deposito lungo le rive o col getto nelle acque stesse di ogni sorta di rifiuti.

Anche il rispetto per l'acqua, in tutte le forme di purezza cristallina sotto le quali essa compare in natura, deve costituire elemento integrante nell'educazione morale e civica della popolazione tutta e della gioventù in tutto particolar modo.

Purtroppo l'attuazione pratica di una efficace protezione delle acque si urta non tanto a difficoltà di ordine tecnico ed economico quanto agli ostacoli posti dalla incomprensione, dall'indisciplina e dalla ignoranza che trovano troppo facilmente la loro più grossolana manifestazione nell'inveterato malvezzo di insudiciare in ogni modo le acque aperte.

Ogni iniziativa per la salvaguardia del preziosissimo patrimonio idrico del Paese per poter essere efficace deve poter fare assegnamento sulla collaborazione di tutti e non unicamente di coloro che hanno particolari interessi materiali alla salvaguardia del valore igienico, pescicolo, estetico ed economico che rivestono le acque.

Creare i fondamenti del rispetto per la purezza e la salubrità delle acque, nella gioventù prima di tutto, può costituire uno dei mezzi maggiormente efficaci per richiamare a tutta la popolazione il significato e l'importanza di una protezione delle acque

veramente degna di essere designata come tale. La collaborazione della scuola è pertanto a tal fine molto preziosa ed è auspicabile che abbiano a diffondersi sempre più nel nostro Cantone quelle lodevoli iniziative già prese da alcuni docenti lungimiranti delle zone rivierasche dei nostri laghi, i quali già hanno illustrato agli allievi il significato delle acque e della loro protezione e stimolato l'iniziativa degli allievi stessi a collaborare attivamente alla vigilanza sul rispetto alle acque dovuto.

E' da augurarsi che i docenti non dimentichino di dedicare, nella trattazione di soggetti scelti nel vasto campo della natura, una speciale attenzione a quella che è il grande presupposto naturale di tutte le manifestazioni vitali: l'acqua [1]). E ne illustrino con particolare insistenza il significato ed il valore nei loro aspetti igienici, pescicoli, estetici e economici. In tal modo verrà posto nelle menti dei futuri cittadini il seme della intelligente comprensione per le finalità della protezione delle acque, premessa indispensabile al proficuo intervento ed alla efficace vigilanza dell'Autorità.

ing. MASSAROTTI

(Da Il Nostro Paese)

---

[1]) Nota del redattore. L'egregio ingegnere Massarotti, direttore del Laboratorio cantonale d'Igiene e Chimica, mi aveva chiesto molto gentilmente se potevo procurargli il numero de «L'Educatore» su cui era apparso questo suo articolo.

Lo disingannai subito. Ed ecco che egli ritrova pubblicato in altra rivista e compiacente me ne invia l'estratto.

La scuola pubblica si è occupata e si occupa tuttora dell'inquinamento.

Cito solo le scuole elementari e la scuola maggiore di Breganzona, che conosco quale delegato da una diecina d'anni.

Queste, per lodevole iniziativa del signor maestro Alberto Gianola, hanno visitato con i loro docenti nel piano di Agno gli affluenti, che versano le singole acque sporche nel Vedeggio, e anche la sua foce dove si era formata una chiazza di lordume. Ne hanno riferito in modo genuino nei loro componimenti, i migliori dei quali apparsi nel giornalino scolastico *Il Passerotto,* pure introdotto dal dinamico docente Gianola.

Perche si trascurò il problema dell'infanzia ticinese

Questo nostro paese, così bello, così ammirevole fu lungamente torturato nel *medio evo,* dagli eserciti che si contendevano il dominio di questa porta della ricca pianura lombarda. Poi, mentre i Cantoni svizzeri avevano già conquistato la libertà il Ticino fu da essi tenuto, per tre secoli, in sudditanza. Quale ne sia stato il governo è detto da *Stefano Franscini* nella sua opera «La Svizzera Italiana». Più sventurate furono certamente la Lombardia ed il Veneto, che mutarono la loro servitù fra vari dominatori. Ma anche la terra ticinese ebbe vita misera e triste. Mentre i Cantoni svizzeri che godevano libertà ed indipendenza poterono sviluppare la loro coscienza civile, la loro economia, la loro cultura, noi si giaceva divisi in baliaggi gli uni stranieri agli altri, senza strade, senza ospedali, senza scuole pubbliche, senza giustizia pei poveri.

L'alba della nostra indipendenza giunse molto tardi. I nostri padri non furono tuttavia violenti, nè vendicativi verso i dominatori. Anzi mentre i valtellinesi se ne separarono, i Ticinesi, assicuratisi la libertà civile e religiosa, *vollero essere svizzeri;* e la loro decisione conservò alla Confederazione elvetica questa terra prealpina, ed è decisione tuttora consacrata e confermata dai Ticinesi.

Ma quale *rude compito* si presentò ai Ticinesi. Il popolo era in gran parte analfabeta. Esso non aveva nessuna pratica delle libertà repubblicane e dell'esercizio della giustizia. Gli abitanti

di un distretto erano abituati, per secolare tradizione, a non considerare che l'interesse della loro piccola regione. Fra Comune e Comune erano di solito profondi antagonismi, sovente rovinosi litigi. La completa mancanza di grandi strade ostacolava le comunicazioni, i rapporti, gli scambi. L'industria era primordiale; l'agricoltura era limitata al consumo locale. Gli uomini più intelligenti erano costretti a cercare altrove le condizioni idonee per lo sviluppo delle loro facoltà, per l'esplicazione delle loro attitudini.

Oh, se noi consideriamo la *condizione misera e triste* in cui giaceva il Ticino, quando iniziò, nel 1803 la sua vita di Cantone libero ed indipendente, dobbiamo riconoscere che il progresso compiuto in un secolo di libertà fu ammirevole.

E' alla luce di queste condizioni che deve essere giudicata la nostra *storia dal 1803 in poi.* Essa ci fa meglio vagliare l'intemperanza delle lotte politiche, l'eccessivo regionalismo, il lento svilupparsi della cultura, l'emigrazione.

Altre circostanze concorsero a rendere aspra e difficile la nostra vita politica ed economica: il trovarci separati dalle altre parti della Svizzera dalla catena delle Alpi, dalla lingua, dai costumi; e separati dall'Italia dai confini politici.

Eppure, malgrado queste condizioni straordinarie, malgrado la modestia dei propri mezzi, malgrado le angherie createci dai Francesi fino al 1814 e poi dagli Austriaci fino al 1859, il nostro piccolo Stato cantonale si diede *leoislazioni democratiche* che furono, talvolta, di esempio ad altri Cantoni (matrimonio civile, voto proporzionale ecc.) diede base sicura alla giustizia, fece cessare l'analfabetismo e dotò il paese di numerose e fiorenti *scuole pubbliche,* fondò parecchi *ospedali* comunali e cantonali, costruì una grande *rete stradale* e numerose ferrovie, fece grandi e costose opere di protezione del paese contro i fiumi, i torrenti, le valanghe. Certamente non tutto fu fatto in modo incensurabile; non tutti i problemi furono risolti; non tutti i rami della vita civile e sociale sono stati armonicamente sviluppati ed hanno raggiunto quel grado di progresso che devono raggiungere.

Sì, vi sono rami della nostra vita civile e sociale che sono stati trascurati. Quello *dell'assistenza all'infanzia ed alla fanciullezza* è certamente fra questi, anzi è questa forse la trascuranza che per noi riesce più dolorosa e dannosa. Ma è dovere però di considerarla alla luce delle difficoltà speciali che il paese nostro ha incontrato per le sue condizioni politiche e geografiche. E' dovere di non farne colpa eccessiva agli uomini di stato, perchè furono troppo assorbiti da bisogni urgenti o pressanti e turbati anche nella loro funzione da agitazioni politiche avvolgenti e travolgenti. E' dovere di non farne aggravio alle persone di filantropia, perchè le loro iniziative e la loro attenzione furono generalmente attratte o da bisogni più evidenti o amarono svolgere la loro azione nella piccola aiuola comunale o regionale, perchè a ciò inclinava la nostra tradizione e perchè più facile riusciva di ottenere immediato risultato.

* * *

Durante la guerra mondiale del 1914-1918 le condizioni sono state anormali. Si può ritenere come verosimile che siano peggiorate.

Ma ciò che, dal punto di vista sociale è forse più grave ancora, è che nel Cantone Ticino vi è una percentuale assai alta di bambini e fanciulli che non muoiono, ma sono abbandonati ad un avvenire che per molti è peggiore della morte.

Sono cioè i bambini che hanno in sè i germi di *degenerazione fisica o morale, deficienze, anormalità* e che non ri-

cevono le cure risanative e rigeneratrici necessarie. Sono miseri condannati, senza loro colpa, ad una vita debole, languida, breve; a non poter provvedere da sè ai propri bisogni a non poter essere elementi utili nella famiglia, nella patria, anzi ad esserne di danno, a trascinare i giorni tristi nella infermità di corpo o, ciò che è ben peggiore, di spirito, a lasciarsi morbosamente trascinare ai vizi ignobili e degradanti; a finire nella depravazione, nella delinquenza. Ah, triste è il pensiero di questi nostri piccoli fratelli, di queste vittime innocenti. Essi non hanno chiesto di nascere e di vivere, eppure vivono, ma quale vita! Essi vivranno, ma per conoscere acerbamente la crudeltà di un destino di cui non hanno colpa eppure di cui devono subire l'ingiustizia.

Quando noi passiamo nei ricoveri di mendicità, negli ospedali, nei manicomi, nei sanatori, nelle carceri e noi vediamo tanti cenci umani, tanti corpi che si sfanno, tanti intelletti spenti, tante anime torve, un pensiero angoscioso ci stringe il cuore; molti, molti di questi nostri sventurati fratelli sono vittime della trascuranza nella loro infanzia e nella loro fanciullezza. Allora potevano essere guariti dai germi del male incipiente forse facilmente sanati, e per sempre. E invece non ebbero le cure e le assistenze necessarie: cure e assistenze che avrebbero avuto se essi fossero stati ricchi o fossero nati in altri Cantoni.

Allora io sento venire da essi questa voce: *Perchè non vi curaste di noi?* Perchè ci abbandonaste a così iniqua sorte? Perchè, voi che potevate, non ci aiutaste? Voi fratelli nostri fortunati, voi conterranei nostri, voi nostri compatrioti perchè non tentaste di redimerci dalla nostra schiavitù? Perchè non cercaste di dare anche a noi quella salute che vi rende validi e liberi, almeno parte di quella felicità che voi, forse senza merito, godete?

Ah, io la sento la vostra voce, fratelli sventurati vi amo. Perdonateci. I nostri padri troppo furono assorbiti dalle necessità urgenti. Nascemmo a libertà quando i nostri Confederati già in essa erano adulti. Tutto era a fare per dare ordinamento al nostro piccolo Stato, per istruire il popolo in massima parte incolto, per sortire dalla miseria economica, per abbozzare una vita nostra non infeconda, per foggiare un'anima cosciente nel popolo, per non essere indegni ed attardati e senza valore nella famiglia elvetica.

E vi erano tanti e tanti adulti che invocavano la nostra carità sollecita. E si provvide ad essi con ospedali, con ricoveri vari, costosi. Forse si sarebbe dovuto non cercare soltanto di curare chi ormai era già ammalato, forse ormai inguaribile, ma badare a prevenire, ad impedire il deperimento quando era ancor possibile, a curare l'infanzia perchè essa è l'avvenire.

Anime volonterose e fattive fondarono, specialmente negli ultimi anni qua e là, comitati, associazioni per l'infanzia. Molto bene si è fatto a tanti e tanti bimbi. E' un inizio favorevole, incoraggiante.

Ma la vostra rampogna è giusta. Voi ci ammonite. Grande, possente deve essere l'opera. Il dovere ci appare ora in tutta la sua vastità, in tutta la sua impellenza. Non dobbiamo più oltre celarcelo. Dobbiamo adempierlo. Dobbiamo risolverlo. E' un dovere di civiltà, è un dovere di umanità, è un dovere di religione.

CIO' CHE VOGLIAMO FARE

Per degnamente e adeguatamente risolvere questo grande compito, adempiere questo urgente dovere, occorre innanzi tutto elevarci spiritualmente, sì che il compito ed il dovere ci appaiano alla luce della vera carità, del puro amore.

Noi dobbiamo conquistare lo spirito della carità bella, pura, santa, possente; di quella carità che spegne ogni egoismo che allarga le nostre visioni, che tempra i nostri animi, che riduce le difficoltà, che c'infonde la fede che nulla teme, tutto osa, tutto vince.

Quando nel nostro spirito è penetrato e impera questo alto senso di carità e di amore noi comprendiamo che dobbiamo superare quegli egoismi comunali e regionali che intristiscono i nostri cuori, che ci tengono divisi, che fanno sperperare tante attività e tante risorse, che impiccioliscono la nostra azione, che ostacolano più ampie e più feconde imprese.

Quando nel nostro spirito è penetrato e impera questo alto spirito di carità e di amore noi bandiamo, con letizia, ogni preoccupazione personale che ci fa troppo amare noi stessi e l'opera nostra, e ci dispone, con gioia, a rinunciare al nostro individualismo per diventare invece militi di un'opera più grande, più feconda, più benefica.

Nel Ticino il regionalismo, il particolarismo è stato, in molti campi, deleterio. Esso lo è stato, lo è anche in quello della carità. Dobbiamo superare questo stadio inferiore per amore dell'infanzia e della fanciullezza che dobbiamo, che vogliamo redimere, rigenerare e salvare, per amore della Patria nostra, per amore del Bene.

A questa concordia noi lavoriamo. E se i Ticinesi asseconderanno i nostri sforzi, fra breve tempo sarà costituita una salda organizzazione che unirà le buone volontà, le virtù fattive, le risorse finanziarie.

Essa, integrando l'opera delle autorità, desterà nel paese un più alto e generoso sentimento di carità, di fraternità; studierà con la visione generale del paese, i bisogni della infanzia e della fanciullezza; coordinerà e svilupperà quelle istituzioni che già esistono; fonderà quelle altre che ancora mancano; educherà e istruirà il popolo, e specialmente le donne, per far sì che l'opera di redenzione e di elevazione che vogliamo e dobbiamo compiere non sia solo lo sforzo di pochi, non si svolga solo in seno di comitati, negli istituti che esistono o sorgeranno, ma entri nella coscienza del popolo, sia volontà sua, suo sforzo, sua gloria.

Sono questi sentimenti e queste aspirazioni che animano l'impresa ardua e urgente della fondazione dell'*Ospizio Ticinese pei bambini gracili.*

Sorta questa iniziativa essa pure con criterio regionale (doveva essere un ricovero solo per il Luganese) essa si ampliò con l'ampliarsi in noi dello spirito di carità. Molti covarono in animo loro e sommessamente propagarono l'ostilità alla trasformazione di questa iniziativa da regionale a cantonale. Molti trovarono troppo ardito il tentativo. Molti appoggi che si erano promessi vennero meno. Molti ostacoli imprevedibili si innalzarono.

Lo spirito della carità non lasciò spegnere in noi la fede. Contro le difficoltà materiali rimase invitta la nostra forza spirituale. Abbiamo percorso l'amato paese. Abbiamo convocato in numerose adunanze le persone animate da sentimento caritatevole. Dappertutto trovammo anime generose che compresero la bellezza e la bontà dell'idea. In ogni distretto esistono ora comitati in appoggio dell'iniziativa; in ogni Comune dei cooperatori. Questo ospizio *ticinese* deve sorgere. Esso è destinato specialmente per ricoverare, curare, guarire i bambini e fanciulli linfatici, scrofolosi, pre-tubercolosi, escluse le forme contagiose.

Raccogliere questi bimbi e fanciulli insidiati, minacciati, che possono, col tempo, diventare fors'anche propagatori di contagio; curarli individualmente, medicalmente, fin che occorra, fin che siano salvi. Strapparli all'insidia,

salvarli dal destino crudele, liberarli, redimerli, rigenerarli, farne di essi pure individui validi, capaci di provvedere da sè a sè stessi, di essere coefficenti di bene, di progresso, di civiltà: quale opera benefica per i singoli e per la patria!

L'Ospizio sorgerà perciò su una ridente e soleggiata collina, in mezzo ad un vasto altipiano riparato dai venti, esposto a piena insolazione. Il progetto allestito è il risultato di lunghi studi fatti da medici e da architetti. Esso è diviso in due padiglioni, uno per 50 bambini, l'altro per 50 bambine, con ampi locali da giuoco, con porticati soleggiati, con vasto solario. Ogni padiglione ha annesso una scuola, perchè somma cura sarà dedicata alla educazione dei bambini. E intorno all'edificio un ampio terreno servirà per lasciare giocare, trastullare, studiare, lavorare questi piccini chiamati finalmente alla gioia, a nuova vita.

Grado grado si dovranno fondare, si fonderanno altri ospizi per altre categorie di bambini e fanciulli derelitti del Cantone Ticino. Questo, nell'interesse sociale, è quello che più urge.

QUALI LE DIFFICOLTA' DA SUPERARE?

Molte, grandi. Per costruire un ospizio per cento bambini, quale è nel nostro progetto, occorrono parecchie centinaia di migliaia di franchi. Il suo esercizio richiede annualmente parecchie diecine di migliaia di franchi.

Le finanze cantonali non consentono allo Stato di assumere, oltre agli istituti sanitari che già ha fondato e gerisce, anche questo.

E' la generosità privata che deve provvedere a questa istituzione per l'infanzia ticinese.

Potrà farlo? lo farà?

Quando noi sentiamo il sibilo delle Cassandre, quando noi vediamo il sorriso degli scettici, quando ascoltiamo la sfiducia dei pessimisti noi ci chiediamo: hanno essi ragione? Vano sarà il nostro tentativo? Delusa sarà la nostra fiducia?

Ma poi il pensiero si eleva a rievocazioni più confortevoli, a visioni più serene.

Passano davanti al nostro spirito le figure di tanti benefattori che istituirono o aiutarono fondazioni di carità sociale. Alla mente nostra riappare l'opera immensa che il popolo nostro, la Patria elvetica tutta ha compiuto negli ultimi anni, in uno slancio di fraternità sublime per portare aiuto, sollievo, conforto ai bisognosi, senza badare ai limiti dei Cantoni, senza distinguere fra Nazione e Nazione. Allo spirito nostro giunge allora una voce che incita al bene, che alimenta la fede, che ci infonde la carità: la carità che tutto crede, tutto spera, tutto sopporta.

Quando, alla sera, si scolora la terra e si illumina il cielo e l'anima dimentica i travagli e le vanità e gli odi terreni ed ascende alla contemplazione delle divine armonie del bene; quando, nel silenzio solenne di una cattedrale, ci appare la mistica dolcezza del Maestro che accoglie i pargoli e dice: «Quello che per essi farete sarà fatto a me»; quando consideriamo l'ascesa della civiltà, la quale non è se non la radiosa luce di fraternità e di giustizia; oh, si dileguano in noi le incertezze, i timori, e l'avvenire ci si presenta rischiarato e sicuro.

Sorgerà, diciamo, quest'opera di redenzione; ed altre sorgeranno di poi, più facilmente. Sorgerà questo tempo di amore. Sorgerà, sul colle verde e solatìo, come un altare di fraternità.

Aduna adunque, o popolo ticinese, le tue forze, offri per la salvezza dei pargoli sventurati e minacciati della Terra tua, offri il fiore della tua tenerezza, dona il frutto dei tuoi sudori, compi un nuovo sacrificio. Sarà questo il più alto segno della tua civiltà, la più bella tua gloria, la più pura consacrazione della tua virtù.

E voi, Confederati che volete che la nostra carità non badi a confini fra Cantoni e Cantoni, ma unisca tutti gli Svizzeri in un popolo di fratelli per il bene del singolo e di tutti, voi cooperate a far sorgere un nuovo simbolo di fraternità elvetica, un pegno vivo e fecondo della nostra solidarietà.

Dr. Arnoldo Bettelini

PER LA VECCHIAIA IL VOSTRO AIUTO E' PIU' CHE MAI NECESSARIO

La Svizzera conta attualmente più di 750 000 abitanti che hanno superato il 65.mo anno di età. Anche queste persone anziane fanno parte della nostra grande famiglia e noi siamo corresponsabili della loro sorte.

Dalla sua istituzione, avvenuta nel 1917, la «Fondazione svizzera per la Vecchiaia», in collaborazione con i Comitati cantonali, ha fatto tutto il possibile per sostenere finanziariamente gli anziani bisognosi.

Oggi però questo soccorso limitato risulta insufficiente. La struttura per età della nostra popolazione si è radicalmente modificata e quello della vecchiaia è divenuto il più assillante problema sociale dei nostri tempi.

A tutti gli anziani del nostro Paese dev'essere garantita una vecchiaia dignitosa e priva di preoccupazioni, realizzabile soltanto mediante assistenza e cure individuali e razionali.

In particolare:

La preparazione alla quiescenza mediante corsi vari di istruzione, consulenza e programmazione individuali.

La possibilità di occupazione e di lavoro, segnatamente nell'economia privata, ma anche in posti di lavoro appositamente creati e nei laboratori per il tempo libero.

Il mantenimento e lo sviluppo dei contatti, sia con le altre generazioni, sia con i coetanei, mediante la frequenza a corsi di ginnastica, club, riunioni e manifestazioni appositamente creati o l'istituzione di luoghi d'incontro, l'organizzazione di viaggi, di escursioni, di vacanze, di giornate di ritiro e di raccoglimento.

L'organizzazione di servizi speciali, come quello delle ausiliarie domestiche, dei pasti a domicilio, di lavaggio e rammendo della biancheria, ecc.

La salvaguardia della salute degli anziani, mediante alimentazione e regimi adeguati, cura dei piedi, soggiorni di riposo, controlli medici e mezzi ausiliari, cure agli infermi e ammalati.

L'assistenza tecnica e sociale, con sussidi finanziari, consulenza legale in materia di assicurazioni, di abitazioni, di ospedalizzazione, ecc.

Considerato il numero elevato di persone anziane, risulta evidente che siffatto compito non può essere svolto unicamente da volontari. I Comitati cantonali della «Fondazione per la Vecchiaia» aprono attualmente un po' dappertutto *uffici d'informazione e d'assistenza* diretti da personale specializzato. Questi uffici sono sempre a disposizione gratuita di tutti gli anziani.

Numerosi Comitati della Fondazione, tra cui quello ticinese, hanno già istituito uno o diversi di questi uffici; il programma stabilito è già parzialmente in corso, tuttavia la sua completa attuazione è ben lungi dall'essere realizzata.

Quindi tutti i Comitati cantonali della «Fondazione per la Vecchiaia» contano più che mai sul vostro aiuto: per gli anziani di oggi, ma anche per quelli di domani, ovverossia per ciascuno di noi. Infatti, domani, beneficeremo di quanto abbiamo donato oggi.

LIBRI RECENTI

Latteria Luganese 1920-1970

(strenna di Virgilio Chiesa) Arti Grafiche Gaggini-Bizzozzero S.A. Lugano. Recensione radiofonica.

Cari ascoltatori, buongiorno,

ci avviciniamo alla festa di Natale, e, ciascuno di noi, vicino alle comuni sorgenti emotive tradizionali, risente di un'atmosfera particolare che si cristallizza giorno per giorno, soffusa di mestizia o densa di rinnovate speranze, sul nucleo essenziale fatto di ricordi dei Natali di un tempo, per cui all'originale significato di mistero e di fascino della Nascita, si avvertono ben altri più complessi significati, che l'esperienza vissuta traduce a volte in sentimenti di rimpianto, magari di profonda pena. Tuttociò è nascosto, è mascherato dalla pubblicità, dalle luci colorate, dalle tentazioni di un mondo per il quale ormai anche il Natale è diventato un bene di consumo, misurato sulle possibilità di acquisto o di spreco di chi in questo mondo ci vive. Pertanto mi sembra giusto rilevare, in questo ordine di idee, la particolare strenna natalizia distribuita giorni or sono dalla Latteria luganese, sottoforma di un libro celebrante, sul piano storico, i cinquant'anni di vita di questa cooperativa di produttori. Al di là cioè di considerazioni puramente materialistiche, questo Ente, di pura estrazione contadina, ha voluto dimostrare che anche sul piano culturale il mondo rurale non si sottrae ai propri impegni di contributo in una società sempre più caratterizzata da aspetti consumistici e d'ordine materiale e che, affermando di arricchirla, in pratica la stanno impoverendo.

Il libro, opera dello storiografo prof. Virgilio Chiesa, artisticamente illustrato dalla signora Justa Cassina-Berini, è stato realizzato a Lugano da una conosciuta tipografia in modo veramente esemplare. La monografia è suddivisa in 4 parti, più una appendice fotografica: nella prima l'Autore, raccogliendo preziose reminiscenze sulla storia di Lugano e del suo contado, che è ovviamente storia di istituzioni a carattere campagnolo, non è priva di un certo stile narrativo che, a tratti, rileva da un lato la profonda cultura del Chiesa, dallo altro la sua a tratti impetuosa vena di poesia, per cui — si potrebbe dire — egli torna improvvisamente nel discorso storico, impegnato, oppure nel racconto vivace e colorito delle sane tradizioni rurali, quasi a voler farsi perdonare questi singolari colpi d'ala, tentazioni che, d'altronde, proprio per questo lo rivelano narratore forbito e completo.

Alla manifestazione ha portato anzitutto il saluto il presidente sig. Guido Soldati il quale ha precisato i termini di sviluppo dell'azienda e ricordato i pionieri della latteria.

Quindi chi vi parla ha avuto l'onore di presentare il libro, dando lettura anche di qualche passaggio significativo, e dando la stura a una discussione nel corso della quale sono intervenuti naturalmente l'autore prof. Chiesa e la signora Justa Cassina-Berini, dopodichè la monografia è stata distribuita agli intervenuti alla manifestazione, rappresentanti cioè del nostro mondo culturale e scolastico, della stampa e del ceto rurale.

ANGELO FRIGERIO

Lettera di un collega pensionato

Carissimo Professore,

Innanzi tutto devo ringraziarla per avermi fatto spedire la Sua ultima — per il momento — fatica di scrittore: Latteria luganese 1920-1970.

Ho voluto leggerlo bene, con attenzione, e ho letto alcuni capitoli parecchie volte.

Lei ha saputo essere, come sempre, non solo scrittore forbito, elegante, ma docente, che sa rendere comoda anche la lettura di statistiche e i resoconti delle assemblee. «Si licet parva comparare magnis» io non

avrei saputo fare, nemmeno a sgobbare per degli anni, un lavoro così ben fatto in ogni capitolo, e, direi, in ogni pagina. E questo non è un piaggiare, ma è la pura verità. Noi non siamo capaci, e i giovani ancor meno, di scrivere senza cadere o nel superficiale o nell'astruso scientifico.

Lei ha introdotto il lettore con tante cose interessanti e poetiche, dal termine mucca, che per me è stata una rivelazione, alla divisione della pastura comunale di Balerna, alla seconda parte, più impegnativa per quanto riguarda la storia del latte. Un prodotto che compare ogni giorno sulle nostre tavole, e al quale noi dedichiamo uno scarso pensiero di riconoscenza. I giornali che si sono occupati della recensione hanno detto abbastanza bene del Suo libro, e questo è un piccolo tributo di riconoscenza in questi tempi in cui ha valore solo il rotocalco. Dovrebbe essere mandato a ogni scuola, a cura del Dipartimento, come si fece per il passato di altre Sue pubblicazioni, come: il Tiro federale di Bellinzona, e I nostri boschi.

Sa che l'elenco delle Sue opere mi ha impressionato? Sono almeno 27. E saranno anche di più. Ne posseggo più di una diecina, a Fescoggia. Alcune altre furono da me richieste, ma mi fu detto che erano esaurite. Ciò che ben pochi scrittori possono dire.

Ho sentito lodare il Suo ultimo libro da parecchie persone. E mentre ne parlavo con entusiasmo, una signorina mi chiese dove si poteva trovare. Io Le promisi che ne avrei scritto a Lei.

Si tratta della signorina Agnese Milani, figlia di un socio fondatore, il signor Agostino Milani, di Biogno-Breganzona, Piazza G. Piattini 5 (Tel. 3 26 12). Il padre è morto alcuni anni fà. Fu sagrestano della chiesa di Biogno per oltre quarant'anni.

E' abbastanza per ora dirLe ancora un sentito grazie? Spero di poterci incontrare, e non solo per la strada. Perchè ho parecchio da dire.

Gradisca intanto i miei migliori ossequi

ALBERTO LUCCHINI

Lettera di un commilitone

Caro Virgilio,

col tuo biglietto d'augurio m'è giunto anche il tuo gentile regalo molto apprezzato e te ne ringrazio sentitamente.

Ho aperto il libro a caso e vi ho trovato l'annotazione, secondo la quale tu eri a suo tempo incorporato nella Cp. I/95, la Ghita, mentre con me hai prestato servizio nella V/95, agli ordini del tuo «amico» capitano Franz Joseph Oberst!

Ho dato qualche occhiata, ma mi riprometto di riprendere la lettura del tuo libro (che lavoro! complimenti!) perchè mi interessa, come ho interesse per tutto quanto riguarda la storia del Canton Ticino e delle sue valli.

Parli di un certo *Repetti* di Lugano. Ora so che i *Rapetti* (imparentati col prof. Giovanni Nizzola), nostro cugino e mio tutore) e altri Repetti, sono di origine Onsernonese, e più precisamente di Berzoma, il che mi venne altresì confermato da un Repetti, nel 1939, funzionario del Dipartimento politico federale a Berna, la cui famiglia risiedeva, credo, ad Intra o Pallanza da molti anni. (Ti dirò anche che il famoso pittore *Serodine* non dev'essere di Ascona o Ronco s/Ascona, bensì di Russo, dove ancor oggi vi sono dei *Serodine* [1]). Dico questo, perchè molti anni fa avevo un amico, poi partito per il Nordafrica dove risiedevano parenti suoi, mi parlava di un suo antenato bravo pittore, cosa a cui io, allora, non m'interessavo, avendo, a 18-20 anni, ben altre cicale per la testa.

Piacere mi procurò la rievocazione di personaggi, miei amici, quali *Oreste Gallacca* (lui pronunciava il suo nome così) ed il *Prof. Angelo Tamburini*, amicone di mio zio Leopoldo Schira, col quale ho avuto per molti anni la mia camera d'affitto accanto alla sua presso la Famiglia Patocchi in Via Lavizzari a Lugano e col quale mi incontravo, quando era a Lugano, al Bar Lugano, unitamente a *Peppin Greco e Prof. Emilio Bontà*. Mi era affezionato, povero Tamburini.

Circa *l'Ing. Lubini* di Lugano, dovresti — se t'interessa — approfondire le relative ricerche, perchè credo che abbia esplicato la sua attività anche sotto *Lesseps e Antonio Lepori* ai lavori del Canale di Suez. Un suo figlio, pure lui ingegnere, aveva sposato la figlia del Caposezione militare Rezzonico (Bambona) e risiedette per molti anni, fino alla morte, credo avvenuta nel 1938/39, al Cairo.

Per avere maggiori notizie dei Ticinesi occorre purtroppo andarli a cercar all'estero, visto che dai tempi più remoti emigravano, dapprima per lavoro, in seguito vi erano obbligati per miseria. Così, specialmente i «Luganesi» (in grandissima parte del Malcantone) e gli Onsernonesi, imparavano il mestiere a Torino (gessatori, modellatori, ornatisti) per poi andare «sul tremar» in giro per il mondo. Mio nonno (padrino di mio padre, secondo marito di mia nonna, maestra Severina Ferrazzini) accoglieva nei suoi studi annualmente malcantonesi (Boschetti, Lorenzetti, Tami, De Lorenzi, Zanetti e molti altri, di cui non ricordo i nomi); croce e delizia di mio nonno. Ricordo che a volte quando veniva a pranzo, rosso come un peperone, non sapeva se piangere o ridere, dicendo che *era condannato a vivere con la gente la più estrosa e balorda del mondo:* Onsernonesi e Malcantonesi! Eppure, salvo uno o due Piemontesi, non ne prendeva altri!

Mio nonno, figlio di muratori-scultori-stuccatori, era maestro stuccatore e, dal 1864 al 1921, aveva studio a Torino in Corso Francia 25 e 31. I suoi antenati avevano studio e sede a Torino, ma giravano in Francia, Olanda, Austria con gli operai stuccatori. Da bambino ricordo che mio nonno ha avuto un suo nipote di nome Candido *Chiesa quale capo modellatore,* un vero artista, emigrato poi a sposarsi una sua cugina, pure Chiesa, a Buenos-Aires. Il mio amico *Fausto Pedrotta* che fece ricerche storiche e che disponeva di un archivio notarile, rilevato dal padre, da *Evaristo Garbani Nerini* e dai predecessori (avvocati-notai) diceva che i Chiesa ed i Lucchini come gli Schira erano tutti di provenienza onsernonese (di Loco) in quanto si spostavano sia per riportare il bestiame d'alpeggio al piano, cioè attraverso il Ceneri, nel Luganese e nel Mendrisiotto, sia per ragioni di lavoro, e molti vi si stabilirono. Maestri, l'Onsernone ne ha mandati in tutto il Cantone (Chiesa, Regolatti, Mella, Cantarini, Nizzola, Notaris, Terribilini, Speziali, Lucchini. Rima, Morgantini, Marconi, Tarabori, Remonda ecc.).

Peccato che molte carte, pergamene, documenti della nostra famiglia siano andati persi coi numerosi spostamenti e traslochi, o per noncuranza di mia mamma, che aveva orrore degli archivi e relativa polvere, ma l'archivio della famiglia di mia madre (Ferrazzini) l'hanno salvato e si trova depositato presso l'Archivio cantonale e data dal 1304. Così mi fece sapere, tramite l'amico e collega *Manlio Foglia, il prof. Giuseppe Martinola.*

Quel disgraziato che volesse indagare sull'emigrazione ticinese in Europa ed oltre oceano dovrebbe essere milionario e campare 300 anni. Poveri noi! Che vita fecero i nostri antenati! In Francia, un tempo, i fumisti erano in Francia quasi tutti di Loco o del Gambarogno e molti si fecero invidiabile fortuna. In seguito vi furono i lavoratori della paglia che da Ginevra emigrarono, (in parte anche periodicamente) verso Bellegarde e Parigi ed anche in Italia (Emilia, Toscana).

Un miracolo, quindi, se non sono diventati zingari nomadi in perpetuo.

Per fortuna c'erano le castagne e le donne che accudivano ai lavori dei campi e a fabbricare eredi ...ed in numero cospicuo, sì da poterne sparpagliare per l'universo intero: USA, America latina, in Asia, Oceania, (qui quando non facevano uno dei soliti naufragi, s'insediavano e non tornavano più!) e soprattutto, in Europa ed in Asia Minore.

I Ticinesi, che hanno potuto istruirsi, si sono affermati tutti, il che dimostra che... *«come noi, non ce n'è!»* No? Ebbene ab-

biamo avuto un Santo: Gontardo Ferrini, un astronauta, un campione automobilistico, presidenti della Confederazione e del Consiglio Nazionale (che poi è il legislativo, il più importante) abbiamo avuto anche qualche galeotto, oltre a militari giunti ai gradi di generale, il che mi dice che possiamo girare a testa alta.

Ciò che è singolare: *le teste più fine sono uscite dalle valli.* Che siano gli stenti, il digiuno, la miseria ad aguzzare il cervello?

Dimenticavo: abbiamo avuto anche un medico-chirurgo Tommaso Rima, che fu il primo a trattare le malattie della tiroide e ad operare il gozzo senza le conseguenze deleterie di chi operò poi; abbiamo avuto medici di case reali (parlo di Tommaso Rima, il primo citato, e del Mancini, secondo) e se indagassimo, ci troviamo anche un papa.

Come vedi, la Tua opera mi sollecita la fantasia e l'orgoglio di esser nato nel Ticino. Grazie.

Ti saluto, caro amico e ti rinnovo i migliori auguri. Sarei venuto da te a discorrere del tuo libro, ma dal 23 sono tappato in casa, dopo di aver subito una lieve ma importante operazionetta alla gamba sinistra (arteriosclerosi), che spero mi abbia ridato almeno per il momento, la possibilità di camminare senza l'ausilio di bastoni o carrozzelle.

ALDO DE GIORGI - JURI

---

[1]) Potrebbe darsi. Nell'opuscolo del *Sac. Siro Borrani, I Fratelli Serodine di Ascona e l'opera loro* (Intra Tip. Intrese di A. Airoldi 1924) a pag. 3 è detto:

«Il loro casato, proviene a quanto pare da Fusio in Valle Maggia comincia a figurare in Ascona nel sec. XV e venne ascritto tra le famiglie patrizie della borgata».

(Nei registri parrocchiali d'Ascona, sotto le date 20 e 21 luglio 1633 e cenno per es. del battesimo delle gemelle Prassede e Margherita figlie di Giovanni Laura coniugi Serodine «ex loco Fusis Vallis Lavizariae, Asconae incolae».

La fontana nel Ticino

Innamorato del paese, grande camminatore e scrittore in prevalenza di storia nostra, Giuseppe Mondada ha pubblicato a cura della Società ticinese per la conservazione delle bellezze naturali e artistiche un attraente volume intorno alle fontane.

Luisa Volontiero-Filippini gli è stata collaboratrice preziosa nel fotografarne in modo magistrale oltre una settantina.

A sua volta, Mario Agliati ha dettato una degna cattivante prefazione.

Le fontane di Moghegno, Rivapiana, Pollegio e Vaglio sono rese a colori, e meritano di essere presentate.

Quella di Moghegno, riprodotta anche sulla copertina, campeggia in pieno sole estivo nella piazza. Ha la vasca di pietra a base rettangolare, il pilastro col capitello e, a comoda altezza, il rubinetto.

Attorno si affacciano linde case, diverse di forma e di colore. Solo poco discosto e alto come il pilastro della fontana sorge un muro a secco di pietre, forse ricavate dall'abbattuto stallino dell'animale sacro a Sant'Antonio abate, eliminando così un vero sconcio.

Pittoresco il gioco delle luci e delle ombre. Il sole, battendo sulla facciata azzurra di un casone, per riflesso azzurreggia di l'ombra la piazza, dove una mamma, col pargolo in braccio, assieme ad alcune bambine, si avvia a frescheggiare nei dintorni [1]).

---

[1]) Un pomeriggio di domenica sono stato appositamente a Moghegno per rivedere la fontana. Questa è tuttora intatta, ma le casette, tranne una, hanno conservato la loro piacevole rusticità del buon tempo. Non c'è nessun muro isolato e nessun casone. Solo alcuni muri di un cortiletto invadono di pochi metri la piazzetta. La fotografia quindi, ha tutto rinnovato e abbellito!...

La fontana di Rivapiana alta (Minusio) è particolarmente cara al Mondada, perchè legata ai suoi maggiori e a suo padre.

«Ora se ne sta solitaria, tra le vecchie casupole. Ma un tempo, quanto trepestìo di mucche e di gente contadina attivissima, in piedi già alle primissime ore del mattino per attendere ai lavori della terra qui, nella vigna e nei campi vicini alle case e soprattutto a Roncaccio (delta della Verzasca) e sull'assolato piano di Magadino.

«Fontana, questa di Rivapiana, ch'io guardo con certa qual commozione, perchè vide le quotidiane fatiche dei miei avi, i pochi sollazzi del mio povero babbo fanciullo e il suo primo saper fare e strasfare negli umili lavori contadineschi».

La fontana di Pollegio sembra una copia della prima sopra descritta, meno ampia, dal pilastro elegante e dal capitello sormontato da una boccia. Si trovava in una via del villaggio e poichè ingombrante la si è trasportata in un piano erboso, al margine della pastura, vicino ad alberi e alberelli.

«L'ho trovata per caso — dice l'autore — mentre attorno faceva gran festa una vivacissima ghirlanda di vitelline».

A Vaglio invece, la fontana è composita, avendo nel medesimo piano e tra loro paralleli il lungo abbeveratoio, la vasca per risciacquare (resentaa) e il lavatoio: tre recipienti, dall'acqua che rispecchia il profondo azzurro del cielo. In prospettiva, di là delle dolci verdi colline della bassa Capriasca, i gioghi a tinte sfumate. Un belvedere.

Tutte le fotografie occupano l'intera pagina corrispondente al frontespizio, mentre in calce alla pagina laterale si legge la sintetica, spigliata didascalia della rispettiva fontana.

Facilita le ricerche l'indice dei luoghi e in corsivo i numeri delle singole illustrazioni, ripetuto anche sulla carta del cantone Ticino.

Nella prima parte seguono, in diciotto capitoletti, le notizie concernenti la fontana nella toponomastica, nella storia, nel folclore; sono esaminate le vasche e le tazze, i pilastri, le colonne, i mascheroni, gli ornamenti e via via elencando, in modo di accontentare il più esigente lettore.

Nè viene dimenticata la vita, che si svolgeva attorno alla fontana. Corre subito alla memoria la massaia che, nel tardo pomeriggio si recava con un paio di secchi ad attinger l'acqua e vi ritornava con altri due, che in cucina appendeva a ganci o posava su un'asse fissa alla parete dov'era l'acquaio [2]).

Quando non erano ancora in uso le pompe per spegnere gli incendi, le persone si disponevano «a catena», passandosi i secchi d'acqua dalla fontana all'edifizio in fiamme.

La vigilia della vendemmia, le botti dopo la ripulitura venivano rotolate alla fontana per essere riempite, e, se mai perdessero da qualche fessura, con un colpo al cerchio e uno alla doga erano accomodate [3]).

Durante la settimana, che precedeva una solennità, nei pressi della fontana si lustrava il rame casalingo, servendosi di una pezzuola umida e di sale da cucina. Riappeso al suo posto, le fiamme del focolare e quella della lampada a petrolio lo facevano scintillare che era una meraviglia.

Solo nel seicento «cominciano a farsi numerose le vere e proprie fontane e i

---

[2]) Un indovinello dialettale *(cosa coseta)* in rima che veniva proposto ai bambini, aveva per oggetto la *sedèla,* nell'andata vuota alla fontana e nel ritorno colma: «La va rident e la vegn piangent».

[3]) A Pura, prima che il vino nuovo venisse versato nella botte, questa la si profumava mediante acqua bollita con foglie di pesco.

lavatoi chiusi o all'aperto. Nel corso dell'ottocento, il comune provvede alla costruzione degli acquedotti » [4]).

Soffermandosi a considerare le vasche, il monografista non trascura gli antichi sarcofaghi romani o longobardi e anche qualche loro coperchio capovolto, come quello della carrale di Morbio sopra, che reca l'epigrafe augurale «Ad perpetuam felicitatem».

Il capitolo XI lo dedica alle genuine fontane monolitiche, sparse nelle valli del Sopracceneri e per lo più scavate nel quarzo.

A Giornico, sino al 1947, il fonte battesimale della chiesa romanica di San Nicolao era diventato da un ignoto anno, fontana lungo una via [5]).

Nella Collegiata di Bellinzona, viceversa, l'insigne fontana trivulziana del rinascimento è adibita ad acquasantiera grande (dal 1543) [6]).

Tra le fontane dedicate a San Carlo Borromeo, quelle dell'alpe di Piora, del monastero di Claro e il fontanile[7]) di Bertaccio a Lugano, oggi scomparso, che alimentava le fontane di piazza della Riforma — presentemente trasferita nei pressi del cimitero — e di piazza Dante Alighieri o di Sant'Antonio, come persiste a chiamarla il popolo.

La fontana di S. Lucio, che rammento con altre strane sculture rustiche in un ronco tra Sala Capriasca e Bigorio, è stata a suo tempo fotografata dal pittore Emilio Ferrazzini e da lui commentata in Rivista storica ticinese, n. 5, annata 1940, p. 403.

« E' un'opera — riporto dalla didascalia — costituita da due elementi : il primo è costruito sopra una sorgente, e l'acqua, che, sboccata da un mascherone, situato in basso alla costruzione, continua poi la sua corsa sotto alcune lastre di pietra, per sgorgare da un'altra bocca leonina, incuneata in una lastra con la dicitura Carlo Moncrini». Spiace di non vederla in immagine nel bel volume.

Nel parco Ciani di Lugano si ammira una fontanina ideata da Francesco Chiesa ed eseguita dallo scultore Luigi Varisco, formata da quattro capitelli di lesene già esistenti nella chiesa di S. Maria Incoronata dell'Ospedale, riprodotta nel mio volume *L'Ospedale Civico di Lugano*, S. A. Grassi e Co., a pag. 14 (1944).

A questo punto mi avvedo d'aver tralasciato le fontane di Rovio e Morcote, che ne vantano più delle altre terre; la fontana del Paolaccio di Mendrisio, che ha la virtù di trattenere nel magnifico borgo chi ne beve l'acqua per la prima

---

[4]) Noto costruttore di acquedotti fu il geometra Giuseppe Ferretti (Pep da Banch), da Banco di Bedigliora.

Come geometra rilevò negli anni 1883-1884 la mappa catastale del comune di Bellinzona. Un suo figlio, mio buon compagno alla scuola maggiore di Curio, fece l'ultima misurazione catastale negli anni 1923 - 1925. (Luigi Brentani: L'antica chiesa matrice di S. Pietro in Bellinzona, parte II, nota 71, pag. 204. Como, Tip. Cavalleri, 1934).

[5]) Isidoro Marcionetti: Antiche vasche battesimali. Prefazione di Giuseppe Martinola (1969). Giornico pp. 13-47. Vi sono interpretate le sculture simboliche: La capra e la colomba; L'agnello; La croce col fiore; Le nove rosacee.

[6]) Era una fontana, che adornava la villa sforzesca di Vigevano, donata a Gian Giacomo Trivulzio, conte di Mesocco e marchese di Vigevano. Doveva giungere al palazzo di Roveredo Mesolcina, ma fu trattenuta a Bellinzona. (Emilio Motta BSSI 1899, p. 158; Edoardo Berta: Monumenti storici e artistici del Ticino, Ulrico Hoepli, Milano, puntata IX; Luigi Brentani: La storia artistica della Collegiata di Bellinzona, Lugano, Sanvito, 1916, p. 65; Virgilio Gilardoni: Inventario delle cose d'arte e di antichità, II. Distretto di Bellinzona, 1954, p. 78. Edizione dello Stato; Alfredo Lienhard-Riva: Briciole di storia Bellinzonese, a cura di Giuseppe Pometta, 1954, n. 1, p. 130).

[7]) Fontanile. Abbeveratorio di forma rettangolare, grande, oblunga con fontana (Campagna romana). Acque sotterranee di infiltrazione. (Alfredo Panzini. Dizionario moderno. Editore: Ulrico Hoepli. Milano).

volta; la fontana miracolosa del Monte Verità di Ascona, illustrata da don Siro Borrani e le fontane delle nostre tre città.

Ma ora che *« primavera d'intorno / brilla nell'aria, e per li campi esulta / sì ch'a mirarla intenerisce il cuore»* [8], andiamo, amici, col recentissimo vademecum alla scoperta delle fontane, quanto dire a scoprire o riscoprire il paese: sarà un *excursus* utilissimo.

Nella prefazione di ben sette pagine, ove si delineano anche vividi bozzetti di fontane luganesi, Mario Agliati loda lo scrittore. «Il quale ci illumina su tanti esempi, con grande diligenza e amore.

Attorno alle varie fontane egli sa del resto cogliere, in ratti coloriti quadretti, anche la vita: donne cicalanti nei dì di mercato, contadini di ritorno dai campi, piccapietre affocati dopo le grand'ore passate sotto *«la sferza del dì canicolare»* e bambine e ragazzi tra vocii e sciacquii, e anelanti cani e tarde vacche e annusanti cavalli; la vita d'oggi e forse più ancora quella d'un tempo. Perchè quant'è tuttavia vivo rimanga vivo, e quanto sembra un poco spento riviva, questo suo lavoro, si raccomanda a tutti, non solo come documentario».

VIRGILIO CHIESA

---

8) Giacomo Leopardi: Il passero solitario.

GIUSEPPE MONDADA: « La fontana nel Ticino». Quaderni ticinesi 12. Arti Grafiche «La Malcantonese». Agno 1970.

In memoriam: Prof. Francesco Bolli

Dopo quarantatrè anni d'intelligente e coscienzioso insegnamento, il prof. Francesco Bolli lasciava la scuola pubblica nel settembre del 1954, mancandogli solo un anno ai prescritti limiti d'eta.

I suoi avi vennero incorporati nell'antico Comune dei vicini di Biogno nel Malcantone, se non sbaglio, verso i primi del Settecento, in seguito a un'offerta fatta alla locale chiesuola di S. Sebastiano, il santo che il popolo chiama «mercant da nev».

Suo padre, Bernardino Bolli, annualmente all'inizio della primavera, emigrava in Francia quale impresario pittore; rimpatriava nel tardo autunno e soleva infrancesare il dialetto che era un piacere.

Un suo zio, residente a Parigi, era tenore dell'Opéra-comique francaise e aveva infrancesato addirittura nome e cognome: Louis Bollj.

Nato nel 1890, Francesco Bolli - Cechin degli amici e della sua gente - è dal 1904 al 1908 tra i migliori allievi della Normale, diretta da Giovanni Censi, che diede notevole impulso all'insegnamento pedagogico, contribuendo così alla formazione di bravi docenti.

Insegna dal 1908 al 1912 nelle scuole elementari di Lugano e ha direttore didattico per due anni il venerando prof. Giovanni Nizzola, decano dei docenti ticinesi, e per altri due anni il giovane prof. Ernesto Pelloni.

Frequenta dal 1912 al 1915 il corso pedagogico triennale per maestri annesso al Liceo cantonale, e ottiene un'ottima licenza. Qualche anno dopo, consegue il diploma di professore con una tesi che, corredata di disegni, illustra una serie di apparecchi ideati dal succitato dott. Giovanni Censi per l'insegnamento scientifico nelle

scuole maggiori e nei ginnasi, dei quali si è pure occupato l'ispettore scolastico Giacinto Albonico.

Durante alcuni mesi, il prof. Bolli è docente di matematica nella Scuola tecnica di Bellinzona, di cui è direttore Eligio Pometta. Mi par di rivedere l'amico Pometta nello stanzino della Direzione, intento a rifare gli orari per lasciar libero un pomeriggio a ogni docente e su un tavolino in tre pile le copie dei suoi tre volumi di storia «Come il Ticino vennne in potere degli Svizzeri», ancor freschi di stampa.

Quindi il Bolli succede ad Arminio Janner alla cattedra di matematica della Scuola Normale, istituto diretto da Carlo Sganzini, e la occupa per un quinquennio.

Nel 1920, è trasferito al ginnasio di Mendrisio e sei anni dopo a quello di Lugano, del quale sarà vice direttore per una dozzina d'anni, successivamente coi rettori Francesco Chiesa e Silvio Sganzini.

Per quasi quarant'anni, il Bolli ha insegnato matematica con amore alla materia, chiarezza e comunicativa.

Il prof. Luigi Berzolari dell'Università di Pavia, dopo una prima ispezione a una classe del Bolli, per indicare il fervore di lui nell'insegnare ebbe a dire: — Il Bolli bolle.

Invero, il tono della voce del Nostro era costantemente alzato. Appare strano che egli, sensibile alla musica, non conoscesse le modulazioni della voce, un mezzo pur anco efficace per evitare la stanchezza del continuo parlare. Insegnava la matematica ad alto livello!

Si sa che c'è l'allievo che non la capisce la matematica. Orbene, il Bolli si affannava con ogni accorgimento a rendergliela accessibile. Ma per quanto facesse non vi riusciva e allora dava in escandescenze, scaricate sul poveretto, che guardava alla lavagna le formule algebriche e i teoremi geometrici, tremante e più che mai intontito, mentre i compagni si godevano in sordina lo spettacolo.

Poi, sbollita la sfuriata, tornava il sereno.

Il Bolli era docente d'una assiduità singolare, grazie al fisico sanissimo, temprato dalla ginnastica - fu a suo tempo socio attivo della Federale di Lugano - dal servizio militare, dalla caccia e dalla pesca. Certo, qualche raffreddore, qualche mal di capo o altro disturbo lo deve pur avere avuto anche lui, ma non vi badava e sapeva vincere il malessere con la forza dello spirito e la costanza nel dovere.

Solo un grave incidente, occorsogli viaggiando in Lambretta lungo il Pian d'Agno che per miracolo non gli costò la vita, lo tenne lontano dalla scuola l'ultimo trimestre ed egli coceva di non portare alla licenza le sue «quarte».

Come vice direttore attendeva con matematica precisione al controllo delle assenze e all'esecuzione degli ordini del rettore. Era giustamente severo nel tutelare la disciplina d'una scolaresca, di anno in anno sempre più numerosa, usando con i recalcitranti certi mezzi più persuasivi del semplice rimprovero, anche se non sempre raccomandabili.

Ha curato con il suo conterraneo, collega e amico, prof. Natale Marcoli, alcuni testi di aritmetica elementare, che, attraverso calcoli graduati, abituano l'alunno alla ginnastica della mente, al ragionamento e alla riflessione.

Aveva nel cuore particolarmente la Società dei calciatori bianconeri, felice delle loro vittorie e amareggiato delle loro sconfitte. Questi umori i suoi allievi glieli leggevano in volto il giorno seguente a ogni partita.

Il nome di Francesco Bolli è entrato nella tradizione della scuola ticinese. E non sembri infine superfluo rilevare che da docenti degli stessi meriti di lui la scuola e il paese trarranno grande giovamento.

Colpito da emoragia celebrale è deceduto a 80 anni.

VIRGILIO CHIESA

Ing. Dott. Arnoldo Bettelini

Arnoldo Bettelini commemorato nel Consiglio comunale di Caslano dal suo presidente.

Onorevoli colleghi

Il 24 giugno scorso moriva a Roma Arnoldo Bettelini, cittadino e patrizio di Caslano.

Permettetemi, onorevoli signori, prima di entrare nel merito del nostro ordine del giorno, di ricordarlo come cittadino e figlio di questa nostra terra.

Arnoldo Bettelini, nato a Caslano il 13 maggio 1876, fatti gli studi giovanili nel Ticino, frequentò il Politecnico e l'Università di Zurigo ove conseguì rispettivamente il diploma d'ingegnere e la laurea.

Integrò e completò le sue conoscenze presso le università di Pisa e di Losanna.

Mente aperta e geniale, proiettata in una visione umanistica della vita e della socialità, fu attivo promotore e membro di enti culturali ticinesi, svizzeri ed esteri.

Sensibile ai valori della natura presiedette la Società Svizzera si scienze naturali, e vi apportò il suo pensiero valido ed autorevole nella protezione dei valori del paesaggio.

La sua poetica sensibilità per le cose, il suo amore per l'infanzia e l'uomo in generale, gli suggerirono la fondazione di opere assistenziali per la fanciullezza nel nostro Cantone.

La sua visione naturalistica è raccolta nel volume «Compendio» edito nel 1936.

Convinto dell'importanza dei valori culturali per l'avvicinamento dei popoli e delle stirpi, fondò nel 1939 l'Associazione «Civitas Nova».

Scintilla di questa sua creatura fu la rivista Civitas Nova, di cui l'opera e il pensiero sono raccolti nel volume che porta lo stesso nome edito nel 1957.

Arnoldo Bettelini si trasferì agli inizi degli anni 50 nella città Eterna, forse per essere vicino a quei valori umanistici, artistici e culturali ai quali dedicò la sua vita.

Si spense colà, nella grande Roma, lontano dal suo paese natale che amava descrivere... «mollemente appoggiato al Sassalto, a specchio sul Ceresio».

Ritornò fra noi: fra noi ora riposa.

Ricordiamolo come uno dei nostri figli che, «nell'amore e nella nostalgia del paese operano (sono queste sue parole) per realizzare in noi la luce onde il cosmo vive, donare agli altri l'amore che l'universo anima, procedere verso la perfezione che è la vita che tutto unisce in un eterno compendio».

GARDO GHIRLANDA

Per involontaria dimenticanza, nella precedente necrologia del rimpianto Arnoldo Bettelini le condoglianze oltre ai figli vanno pure alla consorte signora Pina nata Lombardi . La Redazione

Dir. Felice Rossi
L'elogio funebre pronunciato dal dott. Sergio Caratti

Maestro di non comune statura, sempre proteso alla ricerca di certezze intellettuali che potessero risolvere alcuni dei molti dubbi della spiritualità umana e dell'esperienza storica, Felice Rossi s'era congedato dalla scuola nel 1963 lasciando in noi il ricordo vivo di un'opera notevole che racchiude l'espressione di un'insolita volontà che si faceva talvolta energia combattiva, contraddistinta da una chiara intelligenza aperta alla visione integrale dei problemi dello spirito e pervasa da una delicatezza d'animo difficile a manifestarsi.

E l'altro ieri, dopo la breve quiescenza che il destino ha voluto quasi analoga, per certi aspetti, a quella del suo grande amico e maestro Emilio Bontà, Egli ha chiuso, tra il rimpianto sentito e generale che si aggiunge al dolore dei familiari, il ciclo della sua vita.

A mostrare il cammino percorso rimangono l'attività dell'uomo e dell'educatore, e l'opera sua di storiografo e di pedagogista diffusa in numerosi giornali e riviste e consegnata al Paese nella sua opera fondamentale «La storia della scuola ticinese». Per questo ed altro, che non potremo nè tacere nè dimenticare, oggi, incominciamo a parlare di lui, schivo e solitario, e tentiamo di iniziare un primo breve discorso sulla sua vita riprendendo alcuni dei suoi pensieri.

Felice Rossi, nato a Brusino Arsizio nel 1898, può superare facilmente le scuole del villaggio e il ginnasio di Lugano. Alla Scuola magistrale di Locarno trova nei direttori Mario Jäggli e Carlo Sganzini due grandi figure di formatori di spiriti: Jäggli scienziato e poeta; Sganzini filosofo, pedagogista e psicologo, impegnato a rompere la tradizione e la routine per indirizzare la scuola nell'alta speculazione filosofica, nella sperimentazione viva e nella vita. E Rossi non si scosterà mai dall'esempio datogli dai suoi due maestri.

Ottenuta la patente è nominato nella scuola pluriclasse di Coldrerio, una scuola da tempo trascurata a causa della malattia del docente; ma dopo alcuni mesi l'ispettore Isella rileva che la scuola era diventata come la voleva Pestalozzi: «un laboratorio di anime preparate a compiere in seguito il loro dovere professionale, civile e morale».

Nel 1919, trasferitosi l'ispettore Isella a Lugano, il direttore e il sindaco di questa città gli raccomandano di proporre due buoni insegnanti: Rossi, con Gerolamo Bagutti è nominato a Lugano con grande rincrescimento delle Autorità e delle famiglie di Coldrerio.

Sino al 1928 insegna nelle scuole elementari e maggiori della città con colleghi studiosi e colti e con autorità pronte ad aiutarlo.

Mentre Carlo Sganzini interveniva autorevolmente in quegli anni a illuminare le vie da percorrere, le scuole di Lugano, grazie al merito del direttore Ernesto Pelloni, sperimentavano nelle varie classi i rivolgimenti d'indirizzo e di metodo del nuovo attivismo pedagogico che faceva capo a Lombardo Radice in Italia e si diffondeva in Europa attraverso la Ginevra di Edoardo Claparède, di Pierre Bovet e di Adolfo Ferrière.

A Lugano, il giovane trova il suo ambiente: la biblioteca vicina, il suo caro maestro della normale, Emilio Bontà, nel quale incontra l'anima gemella: è il maestro coscienzioso; oltre che illuminato e alieno da ogni civetteria, lo studioso con la spiccata tendenza all'approfondimento del sapere e alla specializzazione, il geografo, lo storiografo e il letterato.

Contemporaneamente, nel 1923, assume per 4 anni la direzione della Rivista magistrale «La Scuola»: ha 24 anni ma già si rivela pensatore dotato di molta lucidità critica e compone le idee nella forte unità di un sistema; i suoi scritti di fondo hanno un sapore personale, affrontano i fatti con saldezza e obiettività, non si accontentano di compromessi, procedono nell'analisi dei problemi della scuola, mettono in fuga gli errori interessati, distruggono i pregiudizi e propongono soluzioni nuove. Lo stile è talvolta sbarrato — tra l'interrogazione mordente e la descrizione dei fatti — ma nell'insieme tutto si lega e preannunzia l'eleganza e la bravura stilistica degli scritti della maturità.

La scuola ticinese conosce momenti di tormento. Ci sembra non trascurabile un esempio; è il 24.enne che scrive:

«Non si esagera affermando che oggi ancora la scuola pubblica ha molti, troppi avversari. Non è ingiurioso l'asserto che la scuola ticinese ha meno difensori onesti che detrattori interessati. Non si spiegherebbe altrimenti l'accanimento con cui s'avversa ogni nuova istituzione scolastica e certi diluvi di critica ingiusta e aspra con che s'assalgono continuamente scuole e docenti».

E più avanti: «Eppure se esiste una istituzione che abbisogna di serenità di giudizio e di critica per ben funzionare e dare i frutti che il popolo, a ragione, si ripromette — in compenso dei gravi sacrifici che per lei sopporta — essa è la scuola. Come pretendere che si presti fiducia e stima alla scuola se la si fa continuamente oggetto di critiche malvagie e di agre rampogne?».

I suoi scritti si affermano con coerenza e tenacia; Rossi si rivela abilissimo polemista, strenuo sino all'ostinazione.

Nel contempo si educa alle grandi letture: Croce e Carducci, Taine e Hugo. Intrattiene i colleghi con lezioni elevate sulle correnti filosofiche e letterarie mentre di giorno e la sera percorre le strade di Lugano in compagnia di Emilio Bontà, come i peripatetici dell'Ellade, discorrendo e criticando alla ricerca delle nuove soluzioni.

Nel 1925, a Locarno, ottiene la patente di scuola maggiore con il massimo dei punti: la sua cultura suscita incondizionata ammirazione.

Ma nello spirito del Rossi arde il desiderio di entrare più apertamente nella vita del Paese: come Antonio Galli e Pietro Ferrari, passati dalle scuole di Lugano e di Mendrisio al giornalismo e alla politica, Felice Rossi, nell'ottobre del 1928, risponde all'invito di Evaristo Garbani Nerini e di Giovan Battista Rusca per assumere la direzione di «Avanguardia» e della «Gazzetta di Locarno» che si costituiranno nel giornale riunito «Avanguardia», quotidiano del

Partito liberale radicale democratico. Per 10 anni, sino cioè al 1938, dai 30 ai 40 anni, è tra i primi protagonisti dell'avanguardia radicale; afferma la sua significativa e quotidiana presenza nel Paese, siede in Gran Consiglio, e tiene fede ai suoi ideali con articoli originali e con molteplici efficaci interventi.

Nel 1938 ritorna alla scuola e Bellinzona accoglie il maestro conosciuto, stimato e apprezzato per la sua cultura e onestà in tutto il Cantone, assegnandogli incarichi di fiducia. «Tornare indietro è possibile solo a un patto: per spingersi più innanzi», così aveva annotato nella sua rivista 15 anni addietro. Rossi si prepara a nuove responsabilità che richiedono il massimo impegno.

Nel 1950, Ernesto Pelloni lascia la direzione della rivista «L'Educatore» della Svizzera italiana, organo della Società Demopedeutica; il fascicolo mensile rosso-arancione, con l'effige del Franscini nella testata, si era imposto da diversi decenni all'avanguardia specialmente del rinnovamento della nostra scuola primaria; la sostituzione di Pelloni si rendeva difficile. Ma in momenti di difficoltà o di maggiore impegno si ricorre a Felice Rossi; generoso e laborioso anche in questa occasione assume la direzione della Rivista per 5 anni, mentre l'assemblea della Demopedeutica acclama alla presidenza Emilio Bontà il quale, l'anno seguente, nella sua relazione può affermare che «se si poterono superare le difficoltà nascenti lo si deve amico e collega Felice Rossi, uomo di grande devozione alla scuola, e di sperimentata esperienza giornalistica».

In queste annate, Felice Rossi, con un tono e un contenuto non confondibili, afferma la piena maturità di pensiero e affronta numerosi problemi: la riforma scolastica del nono anno di scuola, quelle riguardanti il ginnasio e la scuola maggiore, la revisione dei programmi con particolare attenzione all'insegnamento della geografia, della storia, della civica, delle scienze naturali, del disegno e dello studio d'ambiente; scrive articoli di pedagogia generale e di pedagogia comparata; pubblica studi storici e letterari in collaborazione con Giorgio Orelli, e cura una lunga serie di note e recensioni.

Nel fervore di questo operare, nel 1953, è nominato direttore didattico delle scuole di Bellinzona, mentre il Consiglio di Stato, per ricordare convenientemente il 150.mo di autonomia cantonale, gli affida l'incarico di preparare la «Storia della scuola ticinese», la sua opera fondamentale che sarà pubblicata nel 1959 e nella quale raggiunge la pienezza dei suoi mezzi, collocandosi tra i cultori di storia ticinese.

Mantiene il rigore delle idee e il coraggio critico, afferma la razionalità dei fatti e condanna i giudizi troppo sentimentali intorno alla storia e alla vita della nostra scuola; a tratti, come il suo grande maestro di pensiero, considera la storia quasi come una rivelazione del soggetto a se stesso di cui tra le infinite erronee interpretazioni degli altri uomini soltanto lo storico-filosofo intende il vero processo e ne interpreta il significato.

Nei 10 anni trascorsi alla direzione delle scuole di Bellinzona Felice Rossi ha offerto ai maestri l'esempio del suo quotidiano operare, memore di un lontano commiato di Carlo Sganzini: «La scuola che farete deve essere realmente la vostra scuola, nel senso stesso in cui un'opera d'arte o di pensiero è la personale creazione dell'artista, del filosofo».

Meglio di ogni altro — Felice Rossi — ha ascoltato la lezione di Giuseppe Lombardo Radice, al quale la nostra scuola deve moltissimo. «Nessuno — scriveva l'insigne pedagogista — ti insegnerà ad essere maestro: tu non hai

da applicar formule, ma da crear anime; tu non farai altra cosa che pensare, innalzarti a una spiritualità più alta; questo ti basterà per insegnare meglio: leggerai con animo religioso filosofi, storici, poeti e insegnerai meglio: pensa col filosofo, vivi collo storico, palpita col poeta, e sarai maestro di filosofia, di storia, di poesia».

A tale alto richiamo fanno eco le parole di Felice Rossi: «La via che il maestro ha da seguire tocca a lui sceglierla poggiando sulla preparazione, sul sapere che gli studi gli han fornito, sull'inclinazione propria e sulla personale esperienza; libero, per il resto, di segnare la sua genuina impronta personale nella formazione individuale e collettiva dei discenti.

Occorre accordare ai maestri la dovuta fiducia e aver fede nella virtù e nella forza dell'educazione liberatrice».

Il suo esempio ci è di conforto e di valido incitamento per affrontare la parte che ci è toccata in sorte.

L'orazione del dott. Athos Gallino, sindaco di Bellinzona

La personalità e la dirittura morale di Felice Rossi si stagliano nitide e inconfondibili già nel suo primo rapporto al Municipio.

Egli così esordiva: «M'accingo, non senza qualche perplessità a stendere questo mio primo rapporto annuale sulle condizioni della scuola, ma anche con la chiara coscienza dei doveri di obiettività e di indipendenza di giudizio che ritengo l'essenza della leale collaborazione con l'autorità. E con la franchezza che mi viene dalla persuasione che nessun machiavellismo può in definitiva, vincere la forza della verità, non esito ad affermare che sotto più aspetti l'andamento generale della scuola elementare nella nostra città non va esente da difetti che intaccano efficienza e rendimento». In questa sua lapidaria affermazione «nessun machiavellismo può, in definitiva, vincere la forza della verità» sta tutta la forza morale di Felice Rossi, nella quale obiettività e indipendenza di giudizio, franchezza e senso di responsabilità furono le virtù che presiedettero a ogni sua attività. E nella scuola obbligatoria di Bellinzona, come direttore didattico, lasciò impronta profonda e indelebile.

Già nel 1954, appena dopo un anno di direzione, iniziava lo sforzo di persuasione e di convincimento presso l'autorità comunale che sfociò poi, alla fine degli anni '60, nella costruzione di un nuovo asilo, di un nuovo palazzo e nella riattazione dei palazzi scolastici esistenti. Infatti, egli affermava: «Accenno in primo luogo alla edilizia scolastica cittadina che a torto si isolerebbe dall'articolatissimo problema della scuola stessa, per le sue interferenze strettissime e profonde; perchè proprio dal permanere d'un assetto delle sedi scolastiche che riproduce sostanzialmente la situazione precedente la fusione del 1908, dalla discordante andatura fra l'incremento della popolazione e il correlativo adeguamento alla bisogna della scuola, sorgono ostacoli di tale entità da menomare, già per se stessi alla radice la funzionalità scolastica, nel suo aspetto culturale e educativo. E' ben vero che la scuola è soprattutto lo specchio della personalità del maestro, ma è non meno vero che oltrepassate le misure che consentono un normale rendimento dello insegnante anche le fibre meglio rispondenti allo sforzo e i temperamenti volitivi cedono... e il livello delle classi si abbassa.

Viene meno la possibilità di integrare l'insegnamento collettivo con quello individuale — indispensabile nella scuola elementare, e soprattutto nelle prime classi — e quindi anche la possibilità di ricupero degli allievi mediochemente dotati».

Sono parole di un uomo che ben conosceva le esigenze basilari della scuola elementare e le sapeva esporre ed affrontare con particolare efficienza, perchè convinto che base e fondamento di uno Stato civile e democratico è la scuola, in particolare la scuola d'obbligo.

Nel suo rapporto sull'anno scolastico 1954, '55, Felice Rossi, a proposito della mostra didattica organizzata dalle scuole elementari e dalle case dei bambini di Bellinzona, così si esprimeva: «La scuola deve andare incontro all'interessamento del paese, e, dove esso difetta, fomentarlo: molti malintesi e disconoscimenti nascono dallo isolamento in cui la scuola è tenuta. L'affermazione «la scuola per il paese e il paese per la scuola» resta motto vuoto di senso finchè l'una e l'altro procedono per vie proprie in condizione di reciproca segregazione che spesso diventa diffidenza. Questo muro dannoso alla reciproca comprensione dobbiamo fare del nostro meglio perchè sia abbattuto, e meglio si manifestino i titoli di merito che spettano all'opera della scuola e dei maestri». Sono parole oggi ancora, e forse soprattutto oggi, di una sconcertante attualità, che denotano in Felice Rossi una visione non solo contingente dei problemi scolastici e politici ma proiettata nel tempo con efficace intuizione.

E dal suo ultimo rapporto, quello per l'anno scolastico 1962-63, una magistrale, profonda, elevata sintesi di problemi pedagogici e didattici, permeata di ottimismo e di fiducia per le sorti della nostra scuola se pur tutta soffusa di un velo di accorata malinconica per l'imminente distacco dalmalinconia per l'imminente distacco dalscuola, tolgo questa esemplare espressione: «Troppo spesso ci lusinghiamo di avere portato nella scuola la scuola attiva. Avviene che tempre solide di educatori la realizzino con pienezza di rigore e ne traggano pieno successo, e avviene anche che l'attività s'allenti o lasci il passo alla «Routine». Ed è il peggio».

In questa esortazione di «non lasciare il passo alla routine», si condensa e si riflette il pensiero e l'azione nella scuola e fuori della scuola di Felice Rossi: il travaglio quotidiano diuturno costante di rimanere aggiornato, non pago mai del risultato raggiunto, sempre autocritico, sempre proteso nella ricerca della verità.

ATHOS GALLINO

Durante la prima guerra mondiale per tre anni ho avuto Felice Rossi tra i miei migliori allievi della Scuola Normale. Ci siamo sempre voluti bene. Nel 1959 mi inviò il suo bel volume **Storia della scuola ticinese** con questa dedica: «Al chiarissimo storiografo Prof. Virgilio Chiesa con l'affezione e la cordialità del vecchio scolaro. F. Rossi».

A tutti gli insegnanti elementari!

Dirvi come controllare se i Vostri alunni hanno fatto bene i compiti non spetta certo a noi.

Ma come controllare se si puliscono bene i denti, sì!

In Svizzera, 90-95% di tutti gli scolari hanno i denti cariati. Suppergiù 40% di tutti i bambini fra 7 e 12 anni non si puliscono affatto i denti. Solo 5% li puliscono tre volte al giorno.
Queste cifre sono quanto mai allarmanti. Dimostrano chiaramente quanto sia importante insegnare ai bambini a pulirsi bene i denti. Perciò la Colgate Palmolive SA ha organizzato l'Azione speciale «Salva i tuoi denti rossi». Il materiale appositamente creato Vi aiuterà a illustrare ai Vostri alunni, in un modo facilmente comprensibile, gli effetti disastrosi di una scarsa cura dei denti e come curarli e pulirli per bene giorno per giorno.

L'Azione speciale comprende il seguente materiale:

- prospetti divertenti da distribuire agli alunni
- pastiglie rosse per il test dentocolor
- un grande cartellone da appendere in classe
- l'opuscolo informativo «Nemico N°1 della classe: la carie» destinato agli insegnanti.

Contribuite anche Voi a insegnare ai bambini la perfetta pulizia dei denti; prevenire è meglio che trapanare.

TAGLIANDO

ritagliare e inviare a
Colgate-Palmolive SA
Talstrasse 65, 8001 Zurigo

Gradirei ordinare il materiale per l'Azione speciale «Salva i tuoi denti rossi»

_____ numero di alunni _____ classe

Signor/Sig.ra/Sig.na _____

Scuola _____ Indirizzo _____

NAV e località _____

Firma _____

Il materiale per l'Azione speciale «Salva i tuoi denti rossi» potrà essere inviato solo fino a esaurimento delle disponibilità.

Tit. Biblioteca Nazionale Svizzera 3000 BERNA

G.A.
6903 Lugano

La Elna offre particolari vantaggi per l'insegnamento scolastico

Elna consente di imparare con maggiore facilità perché ha meno manutenzione e una più semplice messa a punto per un maggiore numero di applicazioni.

Elna è la sola macchina per cucire svizzera che offre, come novità, un pedale elettronico con due gradazioni indipendenti di velocità: lenta per principianti - veloce per elementi più avanzati.

Elna offre due volte all'anno una revisione gratuita.

Elna offre assistenza per tutti i problemi di cucito, direttamente o tramite oltre 100 locali di vendita.

Elna offre gratuitamente un abbondante materiale per l'insegnamento.

BUONO per una documentazione completa concernente il materiale gratuito per l'insegnamento.

Nome .....

Via .....

Numero postale e località .....

Spedite a: ELNA SA, 1211 Ginevra 13